

LA DYADE PLATONICIENNE DU GRAND ET DU PETIT : PRINCIPE FORMEL OU MATIÈRE INFORME ?

Selon une tradition fictive qui remonte probablement à l'ancienne Académie, Platon aurait hérité des Pythagoriciens une doctrine de la dualité des principes ontologiques suprêmes : l'Un et la Dyade indéfinie, opposés comme un principe d'ordre et un principe de désordre. Cependant, le sens de cette dualité ne va pas de soi : s'agit-il de deux principes irréductibles l'un à l'autre ou faut-il dériver la Dyade à partir de l'Un ? S'ils sont irréductibles, on peut se demander comment il faut comprendre leur dualité : traduit-elle une opposition exclusive entre un « bon » et un « mauvais » principe ou n'indique-t-elle pas plutôt une complémentarité constitutive de toute réalité ? Si par contre cette dualité n'est pas originelle, comment comprendre leur relation de dérivation ?

En réalité, cette tradition doctrinale entre en concurrence avec une autre présentation de la doctrine de Platon, livrée dans une perspective polémique par Aristote. Dans la mesure où cette présentation est la plus ancienne que nous connaissions, nous commencerons par l'analyser en nous efforçant de dégager le sens de l'aporie que le Stagirite oppose à la doctrine de son maître. Dans un second temps, nous montrerons comment Simplicius, neuf siècles après Aristote, résout l'aporie dans la perspective de l'ontologie néoplatonicienne en accordant les deux traditions (académique et péripatéticienne), au prix d'une distorsion imprimée au texte de la *Physique*. Dans un troisième temps, nous interrogerons différentes figures intermédiaires du dualisme de l'Un et de la Dyade indéfinie, compris comme des principes de l'ordre et de la résistance à l'ordre ; nous examinerons dans quelle mesure la tension entre les deux principes permet d'éclairer les variations doctrinales que l'on rencontre chez Théophraste et dans le médioplatonisme. Cette tension est en effet liée à la double valeur de l'illimitation du second principe : d'une part, elle qualifie la réceptivité absolue de la matière, en tant que substrat indéfini de par son absence d'ordre, mais d'autre part, elle caractérise l'activité maléfique d'un principe réfractaire à l'ordre. Nous montrerons, pour finir, comment la doctrine unitaire de l'ἄπειρον proclien, qui inspire le commentaire de Simplicius, résout cette tension et surmonte la séparation radicale entre le domaine du divin et la matérialité du monde visible.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

I. UNE APORIE DANS LA PRESENTATION ARISTOTELICIENNE DE LA DOCTRINE DE PLATON

Dans la *Physique*, après avoir exposé la thèse des Pythagoriciens qui, selon lui, ne posent l'ἄπειρον que dans les choses sensibles, Aristote en distingue la thèse de Platon :

« ... pourtant <Platon> pense que l'illimité existe à la fois dans les choses sensibles et dans les Idées »¹.

Cette brève remarque ne fait pas l'objet d'une explication particulière de la part du Stagirite. On peut hésiter sur sa signification : suggère-t-elle que Platon pose deux illimitations séparées correspondant aux deux régions ontologiques que sont le sensible et l'intelligible, ou bien faut-il plutôt comprendre qu'un seul et même ἄπειρον se modalise à travers deux niveaux d'existence ? La suite du texte permet de répondre à cette interrogation, car après avoir exposé la thèse pythagoricienne qui identifie l'illimité au nombre pair, Aristote lui oppose la conception de Platon dans les termes suivants :

« ... pour Platon au contraire il y a deux illimités : le grand et le petit »².

Ce thème des deux illimités est à nouveau exposé plus loin :

« Platon lui aussi a imaginé les illimités au nombre de deux, pour cette raison qu'il semble qu'on dépasse <une limite> et qu'on aille à l'infini à la fois par augmentation et par réduction »³.

Ces deux derniers textes énoncent la même idée, puisque dans l'interprétation de la doctrine platonicienne donnée par Aristote, le « petit » désigne la réduction à l'infini des quantités, et le « grand » leur augmentation à l'infini. Il appert donc que lorsque Aristote évoque le thème de la double illimitation chez Platon, ce n'est pas à la dualité du sensible et

¹ *Phys.*, III 4, 203a9-10.

² *Phys.*, III 4, 203a15-16. Sur le Grand et le Petit platoniciens compris comme double infini selon Aristote, cf. aussi *Met.*, A6, 987b 25-27 : « mais substituer une dyade à l'illimité, <que les Pythagoriciens concevaient> comme un, et former l'illimité à partir du grand et du petit, cela lui était propre » (trad. Duminil-Jaulin modifiée).

³ *Id.*, III 6, 206b27.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

de l'intelligible qu'il se réfère, mais bien plutôt à la dualité du Grand et du Petit, interprétée comme celle de l'augmentation et de la diminution des grandeurs ou des nombres⁴. Cela signifie que pour Aristote, Platon ne pose pas deux dyades séparées ou deux principes matériels distincts dont l'un oeuvrerait dans le sensible et l'autre dans l'intelligible⁵, mais qu'il se réfère plutôt à une seule dyade du Grand et du Petit, fonctionnant comme principe matériel aussi bien dans un domaine que dans l'autre. Cette interprétation est confirmée par la fin du sixième chapitre, qui reprend le thème d'un double niveau d'existence de la dyade du Grand et du Petit :

« S'il est vrai que dans les sensibles le grand et le petit sont enveloppants, dans le domaine des intelligibles aussi, il faudrait (ἔδει) qu'ils enveloppent les intelligibles »⁶.

L'emploi du conditionnel n'est pas ici relatif à l'affirmation même, par Platon, de l'existence du Grand et du Petit dans les intelligibles, car cette existence est présupposée par l'objection d'Aristote, mais il se rapporte seulement à la relation d'enveloppement que, selon le Stagirite, il faudrait étendre aux intelligibles en vertu du double statut que Platon accorde au Grand et au Petit. Ce texte permet rétrospectivement d'affirmer que dans notre premier passage (en *Phys.*, III 4, 203a9-10), lorsque Aristote affirme que l'ἄπειρον platonicien existe à la fois dans les choses sensibles et dans les Idées, c'est bien au Grand et au Petit qu'il pense. Ceux-ci fonctionnent à la fois comme une matière des corps sensibles informée par les Idées et comme une matière intelligible⁷ déterminée par l'Un. Deux textes de la *Métaphysique* le confirment⁸.

⁴ D'ailleurs, tantôt Aristote reproche à Platon ce dédoublement, tantôt il y voit une anticipation de sa propre conception et il reproche alors à son maître de ne pas en tirer parti (*Phys.*, III 6, 206a30-33 : « *pourtant, après en avoir imaginé deux il ne s'en sert pas. En effet <selon Platon> l'illimité n'appartient aux nombres ni par réduction (car la monade est un minimum) ni par augmentation (en effet, il n'imagine le nombre que jusqu'à la décade)* »).

⁵ En effet, si tel avait été le cas, chacune des dyades étant composée de deux illimités, Aristote n'aurait alors pas manqué de reprocher à Platon d'avoir posé quatre illimités !

⁶ *Phys.*, III 6, 207a29-30.

⁷ Aristote lui-même suggère la notion de « matière incorporelle » (ὄλη ἀσώματος) pour qualifier le Grand et le Petit platoniciens : « Les uns en effet parlent du principe comme matière, qu'ils en admettent un ou plusieurs et qu'ils le posent comme corporel ou incorporel, par exemple Platon quand il parle du grand et du petit, les Italiques de l'illimité, Empédocle du feu, de la terre, de l'eau et de l'air, Anaxagore du nombre illimité des homéomères » (*Mét.*, A7, 988a, 23-28).

⁸ - A 6, 987b18-22 : « puisque les formes sont causes de tout le reste, <Platon> a pensé que leurs éléments étaient les éléments de tous les êtres, que donc, comme matière, le grand

Il est vrai que le double statut de cette dyade reste obscur et très problématique dans la présentation donnée par Aristote. C'est même ce qui a conduit Harold Cherniss à souligner l'incohérence de son témoignage et à en suspecter la fiabilité : l'affirmation selon laquelle le substrat matériel à la fois des sensibles et des Idées est une dyade renferme une contradiction, car l'ἄπειρον-dyade ne fonctionne pas comme matière de la même façon dans les deux domaines. Selon Cherniss, cette contradiction irréductible est liée à la confusion entretenue par Aristote entre la doctrine de Platon et celle des Pythagoriciens⁹. La question dirimante à l'encontre de l'exposé d'Aristote est ainsi la suivante : comment la dyade du Grand et du Petit peut-elle à la fois être assimilée au prétendu principe matériel du *Timée*, confiné dans le monde sensible, et en même temps être comprise comme un principe matériel incorporel qui constitue le substrat des Idées-Nombres ?¹⁰

En réalité, l'argument que Cherniss dresse à l'encontre du « témoignage » d'Aristote est rigoureusement identique, dans sa teneur même, à l'objection qu'Aristote oppose à la doctrine platonicienne. Dès lors, imputer à Aristote la contradiction qu'il dénonce chez Platon n'est peut-être pas plus légitime que de conférer à son exposé le statut d'un témoignage objectif. Sans nous engager davantage sur le statut historiquement problématique de la version aristotélicienne, nous nous contenterons ici, de manière minimaliste, de considérer le texte d'Aristote

et le petit sont des principes, mais que, comme substance, c'est l'un, car c'est à partir de ceux-là <sc. le grand et le petit>, par participation à l'un, que les formes sont ». Nous suivons Jaeger qui supprime τοὺς ἀριθμούς (l. 22).

- A6, 988a11-14 : « <si l'on cherche> quelle est la matière qui est substrat, de laquelle se disent les formes dans le cas des sensibles et, dans le cas des formes, l'un, il est manifeste que c'est la dyade, le grand et le petit ».

Au total, quatre textes d'Aristote attestent cette double fonction, sensible et intelligible, de la dyade platonicienne du Grand et du Petit assimilée à l'ἄπειρον ou comprise comme une matière : deux passages de la *Physique* (III 4, 203a9-10 et III 6, 207a29-30) et deux passages du livre A de la *Métaphysique* (A6, 987b18-22 et 988a11-14).

⁹ Harold Cherniss, *Aristotle's Criticism of Plato and the Academy I*, Baltimore, 1944, repr. New York, 1964, p. 108-109. Sur le problème de l'unité de la dyade indéfinie à travers sa double fonction, à la fois principe des Idées et des choses sensibles, voir *id.*, p. 123 et appendice I.

¹⁰ C'est précisément ce que Cherniss signale comme une contradiction ou une inconséquence : « Le même témoin, Aristote, [...] fournit un témoignage en deux parties, l'une dans laquelle Platon fait du « grand et du petit » le principe matériel des idées, l'autre dans laquelle le « grand et le petit » est identique au participant du *Timée* » (Cherniss, *The Riddle of the Early Academy*, Berkeley, 1945, trad. fr. par L. Boulakia, *L'Enigme de l'Ancienne Académie*, Paris, 1993, p. 96).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

comme un texte polémique développant une objection philosophique méritant d'être prise au sérieux.

Le sens de l'objection aristotélicienne

Voici le texte complet de l'objection présentée dans la *Physique* :

« S'il est vrai que dans les sensibles le grand et le petit sont enveloppants, dans le domaine des intelligibles aussi, il faudrait qu'ils enveloppent les intelligibles. Or il est absurde que l'inconnaissable et l'indéfini enveloppent et définissent »¹¹.

Ce passage doit être compris dans son contexte. Aristote y expose une objection générale, dirigée contre l'ensemble de ses prédécesseurs. Son propos a d'abord été orienté contre les physiologues présocratiques, lesquels affirment que l'ἄπειρον « enveloppe tout » (206b19). L'objection consistait à montrer que l'ἄπειρον ne peut pas être enveloppant, mais qu'il ne peut qu'être enveloppé. Désormais, Aristote s'attaque implicitement à Platon, censé identifier l'ἄπειρον au principe matériel : le Grand et le Petit. Le raisonnement par l'absurde mené par le Stagirite repose sur la présupposition selon laquelle l'illimité enveloppe toutes choses du fait de sa similitude avec la totalité (206b19). En vertu de cette présupposition, si l'ἄπειρον présenté comme dyade du Grand et du Petit enveloppe les choses sensibles, il doit aussi envelopper les réalités intelligibles. Mais ceci implique une contradiction, car en tant que tel, l'illimité est inconnaissable et indéfini ; il est comme une matière privée de forme, tandis que les Formes intelligibles sont définies. Il est par conséquent absurde qu'un principe inconnaissable et indéfini enveloppe les Formes en les définissant. La réfutation opérée par Aristote repose sur un emploi ambigu du verbe περιέχειν : appliqué aux intelligibles, ce verbe signifie « définir » en un sens purement logique, tandis qu'appliqué aux sensibles, il signifie « entourer » au sens d'une relation d'enveloppement physique¹².

¹¹ *Phys.*, III 6, 207a29-32.

¹² Ceci est souligné par Cherniss dans *Aristotle's Criticism...*, *op. cit.*, p. 110-2 et p. 118.

II. RESOLUTION DE L'APORIE DANS L'EXEGESE NEOPLATONICIENNE : SIMPLICIUS (*In Phys.*, p. 503. 10-35 Diels)

Dans ces conditions, la solution pour « sauver » à la fois le témoignage d'Aristote sur la doctrine platonicienne et aussi cette doctrine elle-même ne peut consister qu'à doubler le principe illimité¹³. D'une part, l'ἄπειρον comme principe intelligible est la Dyade comme élément des Idées. Ce στοιχεῖον, après Aristote, deviendra chez Plotin la « matière intelligible » (ὅλη νοητή) et il aura pour fonction de rendre compte de la multiplicité des Idées. D'autre part, il faudra reconnaître qu'au niveau inférieur, sous les choses sensibles, subsiste l'illimitation matérielle, ὅλη αἰσθητή¹⁴.

Nous analyserons comment Simplicius résout l'aporie aristotélicienne dans la perspective initiée par Plotin, en distinguant deux modalités de la dyade identifiées au double ἄπειρον. Il reste que si son explication permet de dissiper la contradiction en question, c'est au prix d'un singulier infléchissement herméneutique, voire d'une franche distorsion imprimée au texte de la *Physique*. En effet, cette interprétation prend sans le dire le contre-pied de la présentation aristotélicienne : elle souligne l'unité du Grand et du Petit au lieu de leur séparation et elle évite soigneusement d'assimiler le principe matériel des corps sensibles au principe de différenciation des Formes intelligibles. La dualité du Grand et du Petit est ainsi remplacée par la dualité de l'ἄπειρον sensible et de l'ἄπειρον intelligible¹⁵.

¹³ Ainsi que l'a montré Cornelia-J. de Vogel, « la théorie du double ἄπειρον n'est pas une spéculation étrange. Elle est un problème nécessaire de l'exégèse de Platon » (C. De Vogel, « La théorie de l' ἄπειρον chez Platon et dans la tradition platonicienne », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1959, vol. 84, fasc. XXX, p. 39). Voir aussi A. Charles, « Note sur l'ἄπειρον chez Plotin et chez Proclus », *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, 43, 1968, p. 147-161. Narbonne J.M., *Plotin, les deux matières [Ennéade II, 4 (12)]*, Paris, 1993.

¹⁴ Plotin, *Traité 12* (II, 4), ch. 15. On trouve d'ailleurs chez Aristote lui-même la suggestion d'une ὅλη ἀσώματος, « matière incorporelle » (*Met.*, A7, 988a, 23-26, cité ci-dessus).

¹⁵ Comme le remarque Cherniss, ceux qui prétendent s'appuyer sur le « témoignage » d'Aristote pour reconstituer une doctrine orale des principes chez Platon sont finalement contraints de contredire Aristote « de l'une des deux manières suivantes : soit ils nient qu'il attribue à Platon un et un seul principe matériel, soit ils sont réduits à soutenir qu'en cela il se trompe – se trompe parce qu'il ne comprend pas, ou ne rapporte pas avec exactitude, ce que dit Platon » (*L'énigme...*, trad. fr. p. 95).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

L'explication de l'objection

Dans un premier temps, Simplicius explique l'objection aristotélicienne :

« Puisque Platon affirmait dans les discours *Sur le bien* que la matière, qu'il appelait aussi « Illimité », est le Grand et le Petit¹⁶, et puisqu'il disait que toutes les choses sensibles sont enveloppées par l'illimité et sont inconnaissables, parce que leur nature est engagée dans une matière et qu'elle est illimitée et fluente, Aristote dit qu'il semble s'ensuivre de ce raisonnement¹⁷ que dans le domaine des intelligibles aussi existe le Grand-et-Petit de là-bas, lequel est la Dyade indéfinie qui est aussi elle-même, avec l'Un, le principe de tout nombre et de tous les êtres (car les Idées¹⁸ sont aussi des nombres). Il s'ensuit donc que dans le domaine des intelligibles aussi, les intelligibles sont enveloppés et définis par l'illimité et l'inconnaissable de là-bas, alors qu'ils sont connaissables et définis par nature, attendu qu'ils sont des Formes ! Voilà quelle est, en apparence, l'absurdité de l'argument ». (*In Phys.*, p. 503.12-21 Diels).

Cette explication comporte deux moments distincts. Elle examine d'abord la question de l'*existence* du Grand-et-Petit intelligible, autrement nommé Dyade indéfinie ; cette existence est inférée à partir de celle de la matière sensible. Ensuite, Simplicius étudie la *correspondance* des fonctions entre l'ἄπειρον sensible et l'ἄπειρον intelligible¹⁹. Mais selon lui, l'absurdité de l'argument platonicien telle qu'Aristote la dénonce est purement apparente²⁰, car ce que vise la réfutation d'Aristote est seulement « l'interprétation superficielle des paroles de Platon »²¹. Voilà pourquoi, après avoir explicité cette absurdité apparente, Simplicius s'emploie à mettre au jour la vérité profonde de la doctrine platonicienne de l'ἄπειρον :

¹⁶ Cf. *In Phys.*, p. 151, 6-19 ; p. 453. 27 - 455. 11 ; p. 542, 9-12.

¹⁷ La syntaxe de ce passage s'éclaircit si l'on adopte la leçon du manuscrit F qui ajoute τὸ devant καὶ. Il s'agit d'une mention littérale du texte d'Aristote (207a29-30) : εἴ γε περιέχει ἐν τοῖς αἰσθητοῖς, καὶ ἐν τοῖς νοητοῖς τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν ἔδει περιέχειν τὰ νοητά. Dans cette ligne (p. 503,16) la version du manuscrit F semble la seule grammaticalement cohérente.

¹⁸ αἱ ἰδέαι.

¹⁹ Sur ce point, voir *In Phys.*, p. 453, 28 sq.

²⁰ p. 503.20-21 : ἡ κατὰ τὸ φαινόμενον ἀτοπία τοῦ λόγου.

²¹ p. 503.11-12 : τὴν ἐπιπόλαιον ἐκδοχὴν ἐλέγχει τῶν Πλάτωνος λόγων. Ce procédé de commentaire est typique chez les commentateurs néoplatoniciens. Il a pour but de défendre Platon grâce à l'opposition entre la surface du discours (la λέξις) et la profondeur (le νοῦς ou la θεωρία).

il montre en quel sens l'illimitation matérielle enveloppe les choses sensibles et les rend inconnaisables, puis en quel sens l'illimité est enveloppant dans les intelligibles. Sa réponse comporte deux niveaux successifs dont le contenu philosophique est bien différent : selon le premier niveau, l'ἄπειρον est un principe de cognoscibilité des Formes, tandis que selon le second niveau, il en est un principe d'incognoscibilité.

Le premier niveau de réponse.

Voici en quels termes Simplicius formule sa première réponse à l'objection aristotélicienne :

« Mais il vaut la peine de remarquer que Platon affirme à juste titre que les choses engagées dans une matière sont enveloppées par la matière et par l'illimitation matérielle, non pas au sens où ces dernières les définiraient, mais au sens où elles pénètrent à travers toutes et en quelque sorte en les spécifiant²². Et c'est à juste titre que l'illimitation matérielle dispense l'incognoscibilité aux choses d'ici-bas.

En revanche, puisque les intelligibles sont des Formes immatérielles et pures, ils sont enveloppés par l'illimitation immatérielle de là-haut, qui oeuvre à la distinction des Formes en vertu de la Dyade et dispense le plus et le moins dans l'excès et le défaut à travers l'ordre de là-haut (διὰ τῆς ἐκεῖ τάξεως), comme elle dispense l'indéfectibilité de la puissance. Et en vertu de cet enveloppement-là (κατ' ἐκείνην τὴν περιοχὴν), les intelligibles ne sauraient être inconnaisables : en effet, l'illimité d'ici-bas, en tant qu'il est matériel, rend aussi inconnaisables, comme nous l'avons vu, les choses d'ici, alors que celui-là, soumis au pouvoir de l'Un et de la Limite, est la richesse et la fécondité des Formes » (*In Phys.*, p. 503.21-31).

La réponse de Simplicius se rapporte directement au lemme d'Aristote, qui emploie de façon élastique le verbe περιτέχειν. Elle prend la forme d'une clarification sémantique déjouant l'ambiguïté de l'usage aristotélicien de la notion d'enveloppement (περιοχή). Ce premier niveau de réponse montre que Platon ne se contredit pas, parce qu'« envelopper » n'a pas le même sens pour les sensibles et pour les intelligibles. Là-haut, selon l'objection apparente, il faudrait que les intelligibles soient enveloppés au

²² l. 23 : οἷον εἰδοποιούσης. En effet, la matière « spécifie » les ἐνυλα dans la mesure où elle les distingue des formes pures. Bien évidemment, elle n'est pas réellement « productrice de forme », puisqu'il ne s'agit que d'une spécification par défaut (cf. p. 515.4-6, notamment χαρακτηρίζον, l. 5-6, et aussi p. 465.20-21).

sens où ils seraient délimités ou définis par l'inconnaissable ; Simplicius souligne l'équation entre περιέχεσθαι et ὀρίζεσθαι (l. 19). Ici-bas, la matière et l'illimitation immatérielle enveloppent les ἔνυλα, mais ce n'est pas au sens où « envelopper » signifierait aussi « définir » (οὐχ ὡς ὀρίζουσης). C'est plutôt au sens où il signifie « pénétrer à travers toutes choses » (ὡς διὰ πάντων χωρούσης, l. 22-23). Peut-être faut-il discerner ici une référence au πάντα χωρεῖ que le *Cratyle* de Platon attribue à Héraclite (402a8) ; mais il est plus certain que par le verbe χωρεῖν, Simplicius produit un jeu de mots avec la χώρα du *Timée*, le matériau spatial soustrait à toute intelligibilité, dans lequel apparaissent les Formes. De même, Simplicius joue sur la résonance entre περιέχεσθαι, être enveloppé (l. 22) et παρέχεσθαι, procurer <l'incognoscibilité> (l. 24).

En résumé, la teneur de la première réponse de Simplicius à l'objection d'Aristote est la suivante : pour les choses matérielles, « envelopper » signifie pénétrer et l'ἄπειρον est un principe d'incognoscibilité²³. Par contre, pour les Formes intelligibles, « envelopper » signifie définir et l'ἄπειρον est un principe de distinction et de cognoscibilité²⁴. Cette double thèse, qui paraissait aberrante à Aristote, est tout à fait cohérente dans le cadre du système néoplatonicien, à partir duquel s'éclairent tous les éléments de ce passage de Simplicius, comme nous entendons à présent le montrer.

D'abord, d'un point de vue strictement platonicien, Simplicius ne fait que rappeler une banalité lorsqu'il donne raison à Platon d'affirmer que l'illimitation matérielle procure l'incognoscibilité aux choses d'ici-bas et que les choses sensibles sont enveloppées par l'illimitation matérielle, « ... parce que leur nature est engagée dans une matière et qu'elle est illimitée et fluente (ῥευστήν) »²⁵. Par ailleurs, l'emploi de l'adjectif ῥευστήν pourrait aussi renvoyer à la doctrine pythagoricienne, s'il faut en croire Damascius, le maître de Simplicius :

²³ p. 503. 24 : « c'est à bon droit que l'illimitation matérielle procure l'incognoscibilité aux choses d'ici-bas ».

²⁴ p. 503. 28-29 : « Et en vertu de cet enveloppement-là, les intelligibles ne sauraient être inconnaissables ».

²⁵ p. 503. 14-15. Cf. Aristote, *Métaphysique*, A6, 987a32-987b1 : « Dès sa jeunesse en effet, familier d'abord de Cratyle et des opinions d'Héraclite selon lesquelles tous les sensibles s'écoulent (ῥεόντων) sans cesse et ne sont pas objets de science, il <Platon> a gardé aussi plus tard ces conceptions ». Voir ci-dessus, les références au *Cratyle* et au *Timée*.

« Quant à Aristote, dans son écrit sur Archytas, il rapporte que Pythagore aussi appelle "autre" la matière, en tant qu'elle s'écoule et qu'elle est une chose qui devient sans cesse autre (ὡς ῥευστήν καὶ αἰεὶ ἄλλο καὶ ἄλλο γίγνομενον) »²⁶.

En revanche, on pourrait davantage s'interroger sur le statut que Simplicius accorde à l'« enveloppement », dans les intelligibles, par l'illimitation immatérielle comprise comme un principe de distinction des Formes : un enveloppement qui divise est-il encore *vraiment* un enveloppement ? Le seul moyen de comprendre cette affirmation est de la référer à la doctrine néoplatonicienne. Lorsque Simplicius affirme que les intelligibles «... sont enveloppés par l'illimitation immatérielle de là-haut, qui œuvre à la distinction des Formes en vertu de la Dyade » (p. 503. 25-26), il présente la Dyade indéfinie comme le principe de la distinction opérant dans l'intelligible à partir de l'Un. Si les intelligibles distingués selon l'illimitation de la Dyade sont en même temps « enveloppés » par elle, c'est au sens où elle leur est supérieure. On peut clairement reconnaître dans l'affirmation de Simplicius l'écho d'une thèse présente chez Proclus :

« Dans le domaine donc du divin lui-même, il y a une *propriété* préexistante, qui établit une distinction dans les Hénades selon l'illimitation de là-bas, c'est-à-dire selon la Dyade propre au Divin »²⁷.

Par cette « Dyade propre au Divin » (ἡ δυὰς ἡ θεία), qu'il présente comme identique à l'illimitation de là-bas (ἡ ἀπειρία ἡ ἐκεῖ), Proclus fait allusion à

²⁶ Damascius, *Commentaire du Parménide de Platon*, III, p. 74.19-21 West.- Comb. (= Archytas, *ap.* Aristote, fr. 207 Rose3, p. 164-16 = Diels-Kranz 47, fr. A 13, *Vors.* I, p. 425). Damascius souligne ainsi l'accord avec le *Phédon* : les formes sensibles sont "autres et en d'autres" (83b2-3). Aétius, quant à lui, évoque les disciple de Thalès, de Pythagore et les Stoïciens, qui définiraient la matière ῥευστήν ὅλην δι' ὅλης (*Dox.*, 307 a 22 ss., signalé par Festugière, *La Révélation...*, IV, p. 37, n.1. Mais comme le rappelle Festugière, c'est là « une *doxa* banale depuis le *Cratyle* »). Sur l'adjectif ῥευστός, voir aussi les références données par Whittaker, in Alcinoos, *Enseignement des doctrines de Platon*, Paris, 1990, p. 75, note 9 de la p. 1 : cet adjectif « non attesté chez Platon, est à l'époque d'Alcinoos bien établi dans le langage philosophique comme désignation, souvent attribuée aux Stoïciens, de l'instabilité du monde matériel ». Voir encore Albinus, ch. 11, § 2 Louis ; *Oracles Chaldaïques*, fr. 128.2 ; Numénius, ῥωόδης, fr. 3.11, ῥεούσης, fr. 11.6, *fluidus*, fr. 52.33-35 Des Places (= Calcidius, *In Timaeum*) ; Porphyre, *De antro nympharum*, 5, p. 8.3 et 9, p. 10.30.

²⁷ ἐν μὲν οὖν αὐτοῖς τοῖς θείοις ιδιότης προϋπάρχει τὰς ἐνάδας κατὰ τὴν ἀπειρίαν τὴν ἐκεῖ καὶ τὴν δυάδα τὴν θεϊαν ἀφορίζουσα. Proclus, *In Tim.* I, p. 36.15-17 Diehl = Festugière I, p. 68 (traduction modifiée).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

la Dyade indéfinie qu'il considère comme pythagoricienne. C'est effectivement cette doctrine que reprend notre texte de Simplicius.

Quant à l'affirmation selon laquelle l'illimitation immatérielle « dispense le plus et le moins dans l'excès et le défaut à travers l'ordre de là-haut » (p. 503.26-27), elle résume le compte rendu que Simplicius a donné auparavant de l'enseignement oral de Platon sur l'ἄπειρον. Il s'y appuyait sur le Commentaire de Porphyre au *Philèbe* (qui dut rapprocher de ce dialogue les leçons orales *Sur le Bien*) et aussi sur l'exposé d'Alexandre d'Aphrodise concernant les discours *Sur le Bien* de Platon. « L'ordre de là-haut » désigne le niveau intelligible.

Ainsi, le soubassement ontologique de la première réponse de Simplicius à l'objection aristotélicienne consiste dans l'opposition entre l'illimité d'ici-bas et celui de là-haut. À ses yeux, l'appellation « Grand et Petit » employée par Platon exprime un double sens, parce qu'elle fonctionne à deux niveaux : tantôt elle désigne la matière des corps sensibles, c'est-à-dire le Réceptacle du *Timée*²⁸, tantôt elle désigne la « Dyade indéfinie » pythagoricienne qui constitue, couplée avec l'Un, les principes des Idées, qui sont elles-mêmes des principes de toutes choses²⁹. La soumission de celle-ci au pouvoir de l'Un et de la limite montre tout à

²⁸ C'est le cas le plus fréquent et le plus manifeste. Cette thèse « ordinaire » qu'Aristote attribue à Platon dans sa *Physique* est maintes fois soulignée par Simplicius : « Platon affirmait dans les discours *Sur le bien* que la matière, qu'il nommait aussi « illimité », est le Grand et le Petit » (p. 503, 12-13).

« <Aristote> dit que Platon n'a pas nommé la matière de la même manière dans le *Timée* et dans les *Entretiens non écrits* ; dans le *Timée*, en effet, il l'appelle le Réceptacle (car elle participe « de façon très embarrassante de l'intelligible »), mais, dans les *Entretiens non écrits*, il l'appelait Grand et Petit » (p. 542, 9-12. Simplicius commente ici *Phys.*, IV, 209b11).

²⁹ Ce qu'elle exprime une formule comme celle-ci, p. 455.5 : πάντων ἀρχαὶ τὸ ἕν καὶ τὸ μέγα καὶ μικρὸν ἦτοι ἢ ἀόριστος δυάς. Dans ce second usage, l'appellation s'applique aux Idées, mais non à la matière. On pourrait penser qu'elle s'y applique indirectement, dans la mesure où les Idées sont aussi des principes de toutes choses ; cependant la matière ne doit pas être considérée comme un être à proprement parler, car elle ne dérive pas des Idées. Cette distinction ontologique permet de surmonter le désaccord apparent entre Platon et Aristote.

Il reste que si Simplicius peut encore intégrer l'épistémologie aristotélicienne en affirmant que l'ἄπειρον sensible, « ... en tant qu'il est matériel, rend inconnaisables les choses d'ici », en revanche il quitte le terrain aristotélicien lorsqu'il caractérise positivement l'ἄπειρον intelligible : celui-ci, « ... soumis au pouvoir de l'Un et de la Limite, est la richesse et la fécondité (ἡ γονιμότης) des Formes » (p. 503. 30-31.)

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

fait clairement qu'elle n'est pas un mauvais illimité³⁰. Simplicius réactive ici la doctrine de Proclus : la première illimitation exprime la puissance de fécondité du principe. Cette puissance permet le déploiement processif des Formes et assure par voie de conséquence leur intelligibilité, selon l'exégèse néoplatonicienne de « l'un qui est » dans la seconde hypothèse du *Parménide*. Pour Proclus, le rapport de la Limite à l'Illimité doit être compris comme celui de l'existence substantielle (ὑπαρξις) à la puissance (δύναμις)³¹. Simplicius associe l'ἄπειρον intelligible à la δύναμις lorsqu'il affirme que l'illimitation immatérielle « dispense l'indéfectibilité de la puissance ». La distinction entre les deux niveaux de l'illimitation correspond donc à une distinction entre deux sens du concept de puissance : d'une part, la puissance imparfaite de la matière (ἀτελής δύναμις), qui est pure potentialité, passivité indéterminée, et d'autre part la puissance active et parfaite de l'agent (τελεία δύναμις), puissance génératrice qui appartient à l'Être premier³². Le vocabulaire employé par Simplicius à propos de la puissance génératrice de l'illimitation (*la fécondité* - ἡ γονιμότης - *des Formes* », p. 503. 30-31) est courant chez Proclus :

« Toute unité, toute intégralité, toute communauté d'êtres et toutes les mesures divines dépendent du limitant tout premier, tandis que toute division, toute création féconde (γόνιμος ποιήσις), toute procession vers la multiplicité, tirent leur existence de cette illimitation suprême »³³.

³⁰ Comme l'a souligné A. Charles, chez Proclus, l'ἄπειρον est explicitement dégagé de toute connotation négative : pour lui, seule la dernière expression de l'illimité est la matière, alors que la première expression est l'αὐτοαπειρία, le pur illimité, qui représente l'infini de la puissance divine (voir A. J. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, t. IV, chap. III, « L'Un transcendant à la dyade-matière »). Chez Proclus, la doctrine de l'ἄπειρον prend l'aspect d'une série. Il pose un ἄπειρον premier, l'αὐτοαπειρία. Ce pur illimité, premier terme de la série, représente l'infini de la puissance divine et il engendre de manière continue et ordonnée toutes les illimitations reconnues, selon une gradation sérielle (*Eléments de Théologie*, § 89-96, surtout § 92). D'une part, l'illimitation du principe est l'indice de sa transcendance absolue, car il est cause de toute limite. D'autre part, « l'illimitation primordiale » (ἡ αὐτοαπειρία ou ἡ πρώτη ἀπειρία) est un μεταξύ, un intermédiaire entre l'Un suressentiel et la première essence, c'est-à-dire l'être. Elle est « cause de toute l'illimitation qui se trouve chez les êtres » (*Elts Théol.*, § 92). Ce statut médiateur est précisément celui de la puissance comprise comme une force positive (cf. prop. 27 : δυνάμεως περιουσία, surabondance de puissance).

³¹ *Théol. Plat.*, III, 9, p. 39. 17-18 Saf.-Wes.

³² *Elts Théol.*, prop. 78-79.

³³ *Théologie Platonicienne*, livre III, 8, p. 32. 19-23 Saf.-Wes.

Peu après cette affirmation, Proclus explicite l'opposition entre la puissance intelligible et la puissance de la matière qui n'est que potentialité, état d'en-puissance :

« Mais là-haut (ἐκεῖ) la puissance est génératrice de toutes choses, tandis que la puissance de la matière est imparfaite (ἀτελής) et réclame ce qui peut faire exister toutes choses en acte »³⁴.

L'objection d'Aristote considérait comme une conséquence absurde de la doctrine platonicienne l'affirmation selon laquelle l'ἄπειρον intelligible serait un principe d'incognoscibilité. Dans un premier temps, pour répondre à l'accusation d'absurdité, Simplicius a nié la conséquence elle-même : il a donné à l'enveloppement des intelligibles par l'ἄπειρον

³⁴ *id.*, III, 8, p.34.8-11. Cette caractérisation de l'ἄπειρον comme puissance génératrice vient probablement de Syrianus. Voir le tableau comparatif (non exhaustif) dressé par Concetta Luna entre les passages de Syrianus et ceux de Proclus, dans son article « La doctrine des principes : Syrianus comme source textuelle et doctrinale de Proclus (2^e partie : analyse des textes) », dans *Proclus et la Théologie platonicienne*, Actes du Colloque International de Louvain (13-16 mai 1998), Louvain/Paris, 2000, p. 234-235.

Cependant, c'est chez Proclus que cette caractérisation prend toute son ampleur, ainsi qu'on peut encore le constater dans ce passage du premier prologue du *Commentaire sur le premier livre des Eléments d'Euclide* :

« Les genres intelligibles, en effet, du fait de la simplicité qui est la leur, participent à titre premier du Limitant et de l'Illimité : en vertu de leur unité, de leur identité, de leur existence fixe et stable, ils sont remplis du Limitant, et en vertu de leur division en une multiplicité, de leur surabondance féconde (τὴν γεννητικὴν περιουσίαν) et de leur altérité et procession divines, ils tirent profit de l'Illimité ». Proclus, *In Primum Euclidis Elementorum librum commentarii*, premier prologue, p. 5.25 - 6.7 Friedlein (trad. Alain Lernould).

La formule de Simplicius rassemble trois concepts : puissance, fécondité et indéfectibilité. Leur lien est encore clairement mis en évidence dans un passage du commentaire de Proclus au *Cratyle* :

« La puissance de l'illimitation primordiale donne la procession à partir d'elle-même à tout ce qui peut être en quelque manière, tandis que la Limite définit, circonscrit et fixe chaque chose dans des déterminations propres. Si bien que dans le cas des nombres aussi, la Forme advient à tous à partir de la monade, c'est-à-dire à partir de la Limite, tandis que l'indéfectibilité <leur advient> en vertu de la procession à partir de la dyade féconde ».

“Ὅτι ἡ τῆς πρώτης ἀπειρίας δύναμις πᾶσι τοῖς ὁπωσοῦν εἶναι δυναμένοις ἀφ' ἑαυτῆς δίδωσι τὴν πρόοδον, τὸ δὲ πέρας ἕκαστον ἀφορίζει καὶ περιγράφει καὶ ἴστησιν ἐν οικείois ὄροις· ὡσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἀριθμῶν τὸ μὲν εἶδος πᾶσιν ἀπὸ τῆς μονάδος ἐφήκει καὶ τοῦ πέρατος, τὸ δ' ἀνέκλειπτον κατὰ τὴν πρόοδον ἀπὸ τῆς γονίμου δυάδος· *In Crat.*, XLII, p. 13. 19-20 et 23-24 (section 42, l. 1-2 et 5-6), cité par Luna, *op. cit.*, p. 240. Notre traduction.

La même idée est aussi affirmée par Damascius : par la dyade indéfinie « s'exprime la cause génératrice de tout, qui appartient à l'un » (*De Princ.*, West. - Comb., III, p. 133, 8-9 : ἡ πάντων γεννητικὴ τοῦ ἐνὸς αἰτία δι' αὐτῆς ἐδηλοῦτο).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

supérieur un sens autre qu'à l'enveloppement des corps sensibles par l'ἄπειρον matériel, et il a présenté l'ἄπειρον supérieur comme un principe de cognoscibilité. Cependant, il complète ensuite sa stratégie défensive en présentant une deuxième réponse, qui assume au contraire pleinement et positivement la conséquence que le Stagirite n'avait tirée qu'hypothétiquement. Loin de chercher maintenant à nier la conséquence elle-même, Simplicius se contentera d'en nier l'absurdité.

Le deuxième niveau de réponse

Simplicius justifie en ces termes la position de l'ἄπειρον en tant que principe d'incognoscibilité des Formes :

« Mais si c'est en vertu de l'illimitation de là-haut que l'écoulement vers l'être et vers l'unification intelligible se produit pour les Formes de là-haut, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'en vertu de cette illimitation, les Formes transcendent (ὑπερδραμεῖν) aussi la nature connaissable. En effet, le connaissable est plutôt dérivé de la limite, alors que l'inconnaissable et l'indicible sont dérivés de l'illimitation »³⁵.

Ce passage porte l'empreinte spécifique de la doctrine de Damascius. Lorsque Simplicius évoque « l'écoulement vers l'être et vers l'unification intelligible » se produisant pour les Formes de là-haut en vertu de l'illimitation transcendante (p. 503. 31-32), il emploie le terme utilisé par Damascius pour désigner le retour unitif, ἀνάχυσις :

« Plus la connaissance s'approche <de l'Un>, pour autant elle ne connaît pas davantage, comme dans les autres cas, ce dont elle s'approche, mais au contraire elle le connaît moins, parce que la connaissance est dissoute par l'Un dans une inconnaissance ; cela va de soi, puisque la connaissance a besoin de distinction, comme on l'a dit auparavant, et que, en s'approchant de l'un, la distinction se replie dans une union, de sorte que la connaissance aussi s'écoule dans une inconnaissance (πλησιάζουσα δὲ τῷ ἐνὶ συμπύσσειται εἰς ἔνωσιν ἢ διάκρισις, ὥστε καὶ ἡ γνῶσις ἀναχεῖται εἰς ἀγνωσίαν) »³⁶.

Damascius peut ainsi souligner

³⁵ p. 503. 31-35.

³⁶ Dam., *Traité des premiers principes*, t. I, p. 84, l. 1-7 (29), spéc. 5-7.

« ... l'ambiguïté (ἐπαμφοτερίζουσης) dans laquelle reste toujours tout examen et jugement à l'égard de l'Un, car ce dernier se présente tantôt comme connaissable, tantôt comme inconnaissable »³⁷.

Notre texte de Simplicius, quant à lui, semble transférer à l'examen de l'ἄπειρον l'ambiguïté que Damascius assigne au jugement sur l'Un. Il montre que l'illimitation transcendante a un double statut : elle est à la fois un principe processif et un principe conversif. D'une part, comme principe processif, elle permet la plurification des formes à travers l'ordre intelligible. Elle permet par là leur connaissance, par opposition à la simplicité indifférenciée de l'Un qui transcende cet ordre et échappe aux prises de tout savoir. Mais par ailleurs, comme principe conversif, lors du retour unitif, elle est l'indice du dépassement de la limitation des Formes vers leur unification. C'est en cela que ce retour à l'Un se produit κατὰ τὴν ἐκεῖ ἀπειρίαν, « en vertu de l'illimitation de là-haut ». En effet, comme l'explique Proclus dans les *Éléments de Théologie*, la première illimitation est la plus proche de l'Un, antérieurement à l'être (§ 92) et la puissance plus unifiée est plus illimitée que celle qui se plurifie (§ 95). Notre texte de Simplicius renvoie à un dépassement de la limite qui se produit par excès : « l'illimitation de là-haut conduit les Formes à transcender la nature connaissable » (*In Ph.*, p. 503. 33-35). Simplicius avait déjà rapproché cette idée du thème des deux inconnaissances, l'une advenant par excès et l'autre par défaut, dans un développement antérieur sur la matière³⁸. Il y affirmait l'accord entre la doctrine d'Aristote et celle de Platon, par le biais d'une identification entre le mode aristotélicien de connaissance de la matière, κατ'ἀναλογίαν, et le λογισμὸς νόθος du *Timée* de Platon, lui-même assimilé à une inconnaissance pure et simple (ἄνοια). Par opposition à cette inconnaissance déficiente, l'inconnaissance de l'Unifié et de l'Un transcende les Formes par excès, en remontant à leur cause.

En résumé, la réponse de Simplicius à l'objection d'absurdité émise par Aristote contre la doctrine platonicienne de l'ἄπειρον « intelligible » est double. D'une part, l'infini supérieur, en tant que facteur processif de différenciation des Formes, est la condition même de leur intelligibilité.

³⁷ *Ibid.*, p. 86, l. 19-21. Voir encore Dam., I, p. 83, l. 7 sq., sur l'approche unitive de l'Un : il y a à la fois connaissance et inconnaissance de l'Un.

³⁸ *In Ph.*, p. 226.25-227.7, commentant *Phys.* I, 7, p. 191a7-8 : « quant à la nature sous-jacente, elle est connaissable par analogie ». Sur ce commentaire de Simplicius, voir P. Golitsis, 2008, p. 134-135.

Mais d'autre part, comme facteur conversif d'unification des Formes, il transcende cette intelligibilité³⁹.

Quant à sa forme la plus générale, le fil directeur de l'interprétation que donne Simplicius du texte aristotélicien dans ce passage de la *Physique* a pour horizon une doctrine caractéristique du néoplatonisme depuis Plotin, celle du double ἄπειρον : sensible et intelligible. Si l'exégèse du texte de la *Physique* présente au premier plan un concept négatif, à savoir l'indétermination de la matière, cette négativité est cependant contrebalancée par l'affirmation positive d'une infinité transcendante. Il nous faut à présent interroger l'articulation de ces deux infinités dans le concept de dyade indéfinie (δυὰς ἀόριστος).

III. L'UN ET LA DYADE INDÉFINIE : UNITÉ OU DUALITÉ DES PRINCIPES DE L'ORDRE ET DU DÉSORDRE ?

La présentation donnée par Simplicius diffère nettement de celle donnée par Aristote : pour le premier, la « dyade indéfinie » est pythagoricienne (comme la couple de la monade et de la dyade) alors que pour le Stagirite, c'est au contraire Platon qui a remplacé l'infini pythagoricien par une dyade⁴⁰. Nous avons examiné comment cette dyade, dans le texte du Commentaire à la *Physique*, articule l'une à l'autre l'illimitation négative de la matière dans la nature sensible et l'infinité positive de la puissance processive à l'œuvre dans la différenciation des Formes intelligibles. Cette thèse peut être située dans l'histoire des

³⁹ On voit comment, à l'occasion d'une explication avec le texte d'Aristote, Simplicius a pu délivrer un aperçu suggestif de la doctrine néoplatonicienne des principes les plus élevés. De sa part, il ne s'agit pas simplement d'une digression, mais cela exprime une nécessité, celle de défendre la cohérence de la doctrine platonicienne là où elle semble attaquée par Aristote.

Du point de vue de la méthode, on voit qu'il s'agit d'un commentaire correctif. Le bon exégète ne doit pas hésiter à prendre ses distances à l'égard du texte qu'il commente. Le respect à l'égard de l'autorité ne se confond pas avec la servilité. Cette correction est opérée au nom d'une vérité doctrinale platonicienne. La saisie de la profondeur du texte permet de comprendre que le sens véritable de la pensée d'Aristote est en accord avec la véritable doctrine pythagoricienne et avec le platonisme. La visée de la *sumphônia* nécessite de discerner, dans la stratification du texte, sa superficie et sa profondeur.

⁴⁰ Sur l'équivalence, pour Simplicius, des appellations de l'ἄπειρον : « dyade indéfinie » et « Grand-et-Petit », voir *In Phys.*, page 453, 25 – 28 Diels.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

doctrines. Comme l'a montré Burkert⁴¹, elle hérite d'une histoire complexe, celle d'une confusion par inversion des héritages. En effet, le couple ἔν - δὺς ἀόριστος, loin d'être originairement pythagoricien, est une dénomination platonicienne élaborée au sein de l'Ancienne Académie⁴².

1. Le dualisme des principes

La question factuelle de la filiation historique met en jeu le sens philosophique de la relation entre les deux principes, car il y a au moins deux façons d'envisager ce rapport : par contraposition ou par dérivation. Dans le premier cas, les deux principes sont considérés comme strictement irréductibles l'un à l'autre, selon une perspective dualiste. Dans le second cas, la Dyade est engendrée par l'Un⁴³. Historiquement, la thèse dualiste a d'abord été dominante, mais certaines relectures médioplatoniciennes du pythagorisme ont fait triompher la présentation moniste qui dérive la dyade à partir du premier principe. Notre but n'est pas ici de donner une présentation historiquement exhaustive de ces remaniements, mais nous entendons seulement dégager des types théoriques particulièrement saillants, afin de comprendre l'horizon des problèmes auxquels répond la doctrine néoplatonicienne des principes.

D'abord, il faut reconnaître que du point de vue conceptuel, l'opposition du dualisme et du monisme n'est pas assez éclairante. En effet, la thèse dualiste est elle-même double, dans la mesure où l'hétérogénéité des deux principes peut être comprise ou bien comme ce qui rend possible une complémentarité ou bien comme ce qui l'empêche. Nous serons donc

⁴¹ Walter Burkert, *Lore and Science in ancient Pythagoreanism*, Cambridge, 1972, pages 57-65.

⁴² Sinon par Platon lui-même, du moins par ses successeurs, peut-être Xénocrate. C'est rétrospectivement que cette création de l'Ancienne Académie fut attribuée à Pythagore. Comme l'a vigoureusement montré Burkert, « ce que la tradition hellénistique présente comme la philosophie de Pythagore est en fait, suivant l'attestation incontestable d'Aristote, du platonisme et non du pythagorisme » (*op. cit.*, p.60).

D'après Aristote, pour les Pythagoriciens « le nombre résulte de l'un » (*Mét.*, A5, 986a20), ce dernier étant à la fois pair et impair, limité et illimité (*Fest., Rév. Herm.*, IV., p. 28).

⁴³ Comme l'a souligné Festugière, « ... monade et dyade peuvent être considérées sous deux aspects. Du point de vue de la génération des nombres : en ce cas, la monade est principe de la dyade. Du point de vue de la constitution de l'être : en ce cas, depuis l'Ancienne Académie, on remonte à deux principes antagonistes, la μονάς (ou l'έν) et la δὺς ἀόριστος » (Festugière, *La Révélation...*, IV, ch. 2, p. 19).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

amenés à distinguer entre deux formes de dualisme : l'un exclusif, l'autre intégrateur ou « complémentariste ». La tension entre les deux tendances est déjà présente dans le concept de l'ἀπειρον du *Philèbe* et elle empêche l'assimilation pure et simple de celui-ci à la χώρα du *Timée*⁴⁴. C'est que la thèse dualiste n'affirme pas seulement l'existence de deux principes ontologiques distincts, sans dérivation de l'un par rapport à l'autre⁴⁵ : elle établit aussi une opposition axiologique entre un « bon » et un « mauvais » principe. L'exemple en est donné par Aristote à la fois à propos des Pythagoriciens et à propos de Platon :

« <Certains Pythagoriciens> disent que les principes de ces mêmes choses sont au nombre de dix qu'ils énumèrent en série : limite/illimité, impair/pair, un/multiple, droite/gauche, mâle/femelle, repos/mouvement, droit/courbe, lumière/obscurité, bien/mal, carré/rectangle »⁴⁶.

« <Platon> a attribué à chacun des deux éléments <sc. l'un ou la forme et la dyade ou la matière> chacune des causes du bien et du mal »⁴⁷.

Mais en réalité, dans l'interprétation aristotélicienne, ces principes, loin de s'exclure, se combinent et composent les êtres. Ainsi Aristote interprète-t-il la doctrine de Platon selon le schème hylémorphique de sa propre philosophie :

« D'autre part, <Platon> a fait de la dyade <sc. le Grand et le Petit> l'autre nature parce que les Nombres, à l'exception des nombres premiers, se génèrent facilement à partir d'elle comme à partir d'une matière molle (ὡσπερ ἔκ τινος ἑκμαγείου) »⁴⁸.

⁴⁴ De Vogel, *art. cit.* ; Alain Petit, « *Peras et apeiron dans le Philèbe* », dans *Platon et l'objet de la science*, Paris, 1996, p. 113-121.

⁴⁵ C'est ainsi que le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande définit le dualisme métaphysique comme « la doctrine qui admet deux principes premiers irréductibles des choses » ; il donne pour exemples Platon et la doctrine de l'Avesta (Paris, 1926¹, 1983¹⁴, p. 253-254).

⁴⁶ *Mét.*, A 5, 986a 22-26. Dans l'*Ethique à Nicomaque*, Aristote affirme que les Pythagoriciens situent l'un dans leur « colonne des biens » (I 6, 1096b6). Cf. aussi *Mét.*, N, 1093b12 : « la série qui est celle du beau ».

⁴⁷ *Métaphysique*, A6, 988a14-15 (Aristote s'était référé dans le même sens à Empédocle en A4, 985a).

⁴⁸ Aristote, *Mét.*, A6, 987b33-988b1. Une référence parallèle à ce texte est présente chez Alexandre d'Aphrodise, *In Met.*, p. 55, 20 – 56, 35 Hayduck (= M.D. Richard n°10, p. 255 ; ce texte est aussi traduit par Festugière, *La Révélation...*, IV, p. 312-314).

Dans le *Timée*, Platon emploie le terme ἑκμαγείον pour désigner la χώρα en 50c2 ; pour d'autres emplois, voir aussi *id.*, 72c5 ; *Théétète*, 194d6, 194e6, 191c9, 196a3, b5 ; *Lois*, 800b6-7, e8, 801d7.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

On retrouve cette version combinatoire chez Théophraste, qui en tire toutes les conséquences relativement au problème de l'ordre et du désordre.

2. Un dualisme « complémentariste » : Théophraste

Le but principal de Théophraste, dans sa *Métaphysique*, est de poser une limite à l'explication par les causes finales et conséquemment de rendre compte de l'imperfection du monde. Il se réclame pour cela de l'orthodoxie platonicienne et pythagoricienne. En effet, affirme-t-il, bien que Platon et les Pythagoriciens soutiennent que la nature imite le bien, ils assignent des limites à cette imitation, car ils adoptent des principes contraires et finissent même par reconnaître un certain primat de la dyade sur l'Un. Théophraste montre par là que pour eux, le pouvoir du dieu est limité et qu'il ne peut ni ne veut tout amener au meilleur, puisque le monde a besoin des contraires pour exister :

« Quant à Platon et aux Pythagoriciens, [...] ils admettent une sorte d'opposition (καθάπερ ἀντίθεσίν τινα) entre la dyade indéfinie et l'un, <dyade> en laquelle résident et l'illimité et le désordre et pour ainsi dire toute privation de forme en soi ; et <ils disent> que de manière générale, la nature du tout n'est pas possible sans celle-ci, mais que sa part est pour ainsi dire égale, ou même excède l'autre ; d'où aussi que les principes sont contraires »⁴⁹.

Non seulement la contrariété est posée dans les principes, mais la Dyade indéfinie, principe d'illimitation et de désordre, finit même par revêtir une importance supérieure à l'autre principe, car il n'y aurait aucun monde sans absence de forme. En réalité, ce recours à l'orthodoxie platonicienne et pythagoricienne permet aussi à Théophraste de contrebalancer l'extrémisme de la thèse inverse, dont Speusippe est un représentant. Selon cette thèse, le bien est rare dans la nature, alors que le mal y abonde (11a18-19). Théophraste oppose à cette conception une position médiane, car il considère que le mal est "*seulement dans l'indétermination et pour ainsi dire*

⁴⁹ *Métaphysique*, IX, § 33, 11a27-11b7 (traduction Laks-Most modifiée, dans *Théophraste. Métaphysique*. Texte édité, traduit et annoté par A. Laks et G.W. Most, Paris, 1993, p. 21). Théophraste a déjà affirmé, en 8a22-25, que la totalité de l'être réside dans les contraires et que non seulement le moins bon équilibre presque le meilleur, mais même l'excède de beaucoup.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

< dans > l'espèce de la matière⁵⁰, c'est-à-dire dans la privation de forme. Le poids de la restriction est considérable : la dyade indéfinie ne saurait être considérée comme un principe activement mauvais, puisque son indétermination fait d'elle la matière de l'action de l'Un. Ce dualisme « complémentariste » correspond à la doctrine de Platon telle qu'elle est présentée par Aristote et interprétée dans le sens hylémorphique (*vide supra*)⁵¹.

Ainsi, contre la thèse speusipéenne de la rareté du bien, Théophraste se réclame de Platon et des Pythagoriciens pour affirmer la complémentarité des principes de l'ordre et de la résistance à l'ordre, dont l'opposition caractérise toute réalité⁵². Il peut alors souligner l'universalité de l'action de la dyade indéfinie, qui exerce ses effets non seulement dans le domaine terrestre, mais même aux niveaux les plus éminents de la réalité naturelle, dans les irrégularités des mouvements des corps célestes, les planètes⁵³.

3. De la complémentarité à la dérivation commune : Eudore d'Alexandrie (premier siècle av. J.C.)

L'effort pour assurer un fondement ontologique à cette complémentarité conduit, dans la lecture du « pythagorisme » par le platonisme ultérieur, à coiffer la dualité des principes par un principe pour ainsi dire encore plus universel et transcendant. Cette opération permet de faire perdre à la dualité son caractère originel et elle lui confère un statut subalterne et dérivé. Un tel effort ne cessera de s'intensifier tout au long de l'histoire du néoplatonisme jusqu'à Damascius. Simplicius parachèvera ce travail avec sa réflexion sur la matière et il est tout à fait significatif qu'il se rapporte pour cela à Eudore, dont les doctrines ne nous sont connues que par son témoignage.

⁵⁰ 11a20-21 (en suivant Zeller et Ross avec Laks-Most, p. 84, note 46 de la page 21).

⁵¹ Aristote, *Mét.* A6, 987b33-988b1. Une référence parallèle à ce texte est présente chez Alexandre d'Aphrodise, *In Mét.*, p. 55, 20 – 56, 35 Hayduck (= M.D. Richard n°10, p. 255 ; ce texte est aussi traduit par Festugière, *La Révélation...*, IV, p. 312-314).

La différence entre la présentation de Théophraste et celle d'Aristote consiste dans le fait que ce dernier attribue à Platon seul cette doctrine, tandis que Théophraste l'attribue aussi aux Pythagoriciens. En ce sens, le témoignage de Théophraste appartient à une tradition « non-aristotélécienne » (Burkert, *Lore and Science...*, p. 62-63).

⁵² Voir Laks-Most, note 61 p. 87 : la traduction arabe d'un passage de la *Météorologie* de Théophraste énonce la même idée.

⁵³ 11b12-14 (voir Laks-Most p. 87, note 63 de la page 22).

Eudore modifie en effet le système « pythagoricien » en plaçant l'Un au-dessus du couple des opposés⁵⁴. Il distingue deux *logoi* chez les Pythagoriciens. Selon le premier *logos*, situé au plan tout à fait supérieur, le premier principe de toutes choses est l'Un, « le Dieu au-dessus de tout ». Selon le second *logos*, les Pythagoriciens distinguent deux « éléments » : l'Un et la « nature opposée » à celui-ci, autrement nommés la Monade et la Dyade indéfinie⁵⁵. Cette opposition est développée avec une "table des opposés" qui reprend les deux colonnes pythagoriciennes⁵⁶. Le second Un, compris comme élément, est la monade opposée à la dyade et il ne doit pas être confondu avec l'Un-principe, le premier Un qui transcende cette opposition :

« Je déclare donc que les disciples de Pythagore admettent comme principe de toutes choses l'Un, mais que, par une autre voie, ils font intervenir les *éléments* suprêmes, qui sont deux. Ces deux éléments, ils les nomment de noms multiples. L'un d'eux est appelé « ordonné, défini, connaissable, masculin, impair, droit, lumière », l'élément contraire « inordonné, indéfini, inconnaissable, féminin, gauche, pair, obscurité ». En sorte que, à titre de *principe*, il y a l'Un, à titre d'*éléments*, l'Un et la dyade indéterminée, les deux Un étant chacun à leur tour principes. De plus, il est évident qu'autre est l'Un principe de toutes choses, autre l'Un opposé à la Dyade, Un qu'ils appellent aussi monade »⁵⁷.

L'Un-monade et la dyade perdent ainsi leur statut de principes au sens strict, puisque chacun d'eux n'est cause que d'une série particulière de réalités :

« De toutes choses conçues sous forme d'opposés, celles qui sont bonnes sont subordonnées à l'Un <sc. à la monade, le second Un>, celles qui sont mauvaises, à la nature contraire »⁵⁸.

⁵⁴D'après Simplicius, *In Phys.*, p. 181.10 sq. (Burkert, *op. cit.*, note 45 p. 60). Sur ce témoignage, voir notamment : W. Theiler, « Philon von Alexandria und der Beginn des kaiserzeitlichen Platonismus », dans *Parusia... Festgabe für J. Hirschberger*, Frankfurt, 1965, p. 205-208. H. Dörrie, "Der Platoniker Eudoros von Alexandria", *Hermes* 79 [1944] 24-39. Festugière, *La Révélation...* IV, ch. 2, p. 24-25. H. Dörrie/M. Baltes : *Der Platonismus in der Antike*, Bd. 4, Stuttgart-Bad Cannstatt 1996, pp. 174-177 et 473-477. Mauro Bonazzi, "Eudoro di Alessandria alle origini del platonismo imperiale", dans Mauro Bonazzi/Vincenza Celluprica (éds) : *L'eredità platonica. Studi sul platonismo da Arcesilao a Proclo*, Napoli 2005, p. 115-160, spéc. p. 119-123. Linda M. Napolitano : « Eudoro di Alessandria : monismo, dualismo, assiologia dei principi nella tradizione platonica » dans *Museum Patavinum* 3, 1985, p. 289-312.

⁵⁵ *In Phys.*, p. 181.29-30.

⁵⁶ *In Phys.*, p. 181.25-27 ; cf. Aristote, *Mét.*, A 5, 986a22 sq.

⁵⁷ *Apud Simplicius, In Phys.*, p.181.22 -30 sq., traduction Festugière, *La Révélation...*, IV, ch. 2, p. 24-25.

⁵⁸ *id.*, p. 181. 13-15.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

Il nous paraît nécessaire de remarquer ici la portée potentiellement polémique de cette présentation habile qui surmonte le dualisme en l'intégrant. Eudore montre sans le dire que le dualisme radical se contredit, parce qu'il est incapable de fonder la réalité à partir de vrais principes ou, ce qui revient au même, parce qu'il est incapable de conférer à ces principes une véritable universalité. Cet enjeu ressort nettement si l'on se réfère, par contraste, à l'exposé doxographique du Pseudo-Plutarque, dont la rédaction, bien que postérieure environ d'un siècle à Eudore, reprend elle-même des sources plus anciennes, en accentuant peut-être certains aspects en fonction du climat spirituel qui lui est contemporain. La charge axiologique du dualisme y est présentée sous une forme particulièrement exacerbée :

« Pour Pythagore, parmi les principes, la monade est dieu et bien, puisqu'elle est la nature de l'un, l'esprit lui-même ; quant à la dyade indéterminée, elle est un démon et le mal, en elle réside la pluralité matérielle. C'est aussi le monde visible. »⁵⁹

Contre ce type de conception qui dissocie radicalement la divinité et la matérialité du monde visible, Eudore soutient que le premier Un est le principe de toutes choses, y compris de la matière :

« Selon une autre voie aussi, <les Pythagoriciens> ont dit que l'Un est principe de toutes choses, en tant qu'il est principe et de la matière et de

⁵⁹ Pseudo-Plutarque, *De placitis philosophorum*, 881e ; éd. fr. « Des Opinions des philosophes » (relatives à la physique), *Œuvres morales*, tome XII (2), éd. et trad. Guy Lachenaud, Paris, 1993, p. 88. Ce dualisme avait déjà été présenté auparavant dans l'exposé de la doctrine de Pythagore : "par ailleurs, la monade et la dyade indéfinie figurent parmi les principes. Parmi les principes, l'un tend selon lui vers la cause efficiente et formelle, c'est-à-dire l'intellect, la divinité, tandis que l'autre tend vers la cause passive et matérielle, c'est-à-dire le monde visible. Quant à la nature du nombre, c'est la décade " (πάλιν δὲ τὴν μονάδα καὶ τὴν ἀόριστον δυάδα ἐν ταῖς ἀρχαῖς. σπεύδει δ' αὐτῶ τῶν ἀρχῶν ἢ μὲν ἐπὶ τὸ ποιητικὸν αἴτιον καὶ εἰδικόν, ὅπερ ἐστὶ νοῦς ὁ θεός, ἢ δ' ἐπὶ τὸ παθητικόν τε καὶ ὑλικόν, ὅπερ ἐστὶν ὁ ὄρατος κόσμος. *ibid.*, 876e8-f4 ; trad. fr. p.74). Il ne saurait s'agir ici de traiter la question du rapport que pourrait entretenir ce type de dualisme radical avec un hypothétique proto-gnosticisme ou avec une forme de mazdéisme. Maria Vittoria Gerutti, dans la première section de son ouvrage *Antropologia e Apocalittica* (Rome, 1990), a étudié le témoignage de Plutarque dans *De Iside* 46-47. Elle y reconnaît un dualisme radical de type mandéen ou manichéen plutôt qu'un système proto-gnostique, contrairement à Albert Torhout qui avait cru pouvoir dégager des chapitres 49 et suivants du *De Iside* une théologie isiaque évoluée ayant servi de source à la gnose valentinienne (*Een onbekend gnostisch systeem in Plutarchus' De Iside et Osiride*, Louvain, 1942, recension critique par Henri-Charles Puech, *Revue de l'histoire des religions*, 1946, vol. 132, n° 1, pp. 213-217).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

tous les êtres qui ont été issus de lui, et que cela, c'est le Dieu au-dessus de tout ».

4. La thèse moniste de la dérivation simple : Alexandre Polyhistor (premier s. av. J.C.).

Alors qu'Eudore intègre la dualité des principes dans une unité qui la transcende, une version néopythagoricienne beaucoup plus simple considère que la Monade engendre la Dyade selon un rapport de forme à matière et d'activité à passivité⁶⁰. Le texte d'Alexandre Polyhistor (première moitié du premier s. av. J.C.) est particulièrement significatif. Dans ses *Successions des Philosophes*, il affirme avoir trouvé un *Mémoire pythagoricien* (Πυθαγορικὰ ὑπομνήματα) qui exposerait la doctrine selon laquelle le principe illimité, c'est-à-dire la dyade indéterminée, provient directement de l'Un comme étant sa matière.

« Le principe de toutes choses est la monade. Venant de la monade, la dyade indéfinie, considérée comme matière, existe en tant que substrat matériel pour la monade, qui est cause ; c'est la monade et la dyade indéfinie qui engendrent les nombres, puis les nombres qui engendrent les points, puis les points qui engendrent les lignes »⁶¹.

Comme l'a montré Festugière, cet aperçu du « pythagorisme » est en réalité un document hellénistique exposant les thèses de l'Ancienne Académie. Alors que le pythagorisme plus ancien soutient une conception dualiste⁶², les « Pythagoriciens » d'Alexandre Polyhistor opèrent une déduction de la dyade à partir de l'Un. C'est précisément contre l'affirmation d'une telle dérivation que Numénius adressera une charge particulièrement virulente (*vide infra*).

⁶⁰ Burkert, *op. cit.*, p. 57-60. Burkert rapporte cette doctrine néopythagoricienne à quatre passages : Alexandre Polyhistor, *Mémoires...* (Diog. Laër., VIII, 25 sq.) ; Aëtius, I, 3.8 et I, 7.18 ; Sextus, *Adv. Math.*, X, 261 (cf. 276, 277) ; Photius, 438b14, 439a2,19.

⁶¹ Diogène Laërce, *Vies*, VIII, 24-25. Voir le commentaire de ce passage par A. J. Festugière, « Les *Mémoires pythagoriques* cités par Alexandre Polyhistor », REG 58, 1945, p. 1-65, repris dans *Etudes de philosophie grecque*, Paris 1971, p. 371-435.

⁶² D'après Aristote et Hermodore, selon lequel pour Platon, l'Un était un hyper-ὄν, la Dyade un infra-ὄν (C. De Vogel, *art. cit.*, p. 28).

5. Absence d'ordre ou désordre actif ? Plutarque de Chéronée (premier et deuxième s. ap. J.C.)

Chez Plutarque, les tensions inhérentes à la conception dualiste apparaissent nettement ; elles sont révélées par certaines oscillations dans les présentations données d'un traité à l'autre. L'usage du concept d'ἄπειρον cristallise cette ambiguïté. Dans la présentation la plus simple, l'illimité caractérise la matière, en elle-même indéfinie, mais mise en forme et ainsi limitée par l'action de Dieu, suivant le modèle du *Timée*. C'est en ces termes que dans les *Propos de table*, Plutarque interprète la formule attribuée à Platon, « Dieu fait toujours de la géométrie » :

« En effet, <Platon> affirme que la géométrie n'a pour objets d'étude rien d'autre que les accidents et les affections relatifs aux limites, et que la manière dont le dieu produit le monde n'est rien d'autre qu'une activité de limitation de la matière, qui est illimitée non pas par la grandeur ou par la pluralité, mais à cause de son absence d'ordre et de sa discordance⁶³, car les Anciens avaient coutume d'appeler "illimité" ce qui est indéfini et sans bornes (τὸ ἀόριστον καὶ ἀπεράτωτον). De fait, la forme et la figure sont une limite de tout ce qui a reçu forme et configuration ». ⁶⁴

La référence aux « Anciens » relève ici clairement de l'interprétation. Comme le signale Burkert, cette affirmation de Plutarque n'est qu'une reconstruction qui projette sur l'ἄπειρον présocratique une conception platonicienne⁶⁵. En tout cas, l'illimitation est présentée comme une

⁶³ πλημμέλεια. Cf. *Timée*, 30a3-5 : πᾶν ὅσον ἦν ὁρατὸν παραλαβὼν < ὁ θεὸς > οὐχ ἡσυχίαν ἄγον ἀλλὰ κινούμενον πλημμελῶς καὶ ἀτάκτως, εἰς τάξιν αὐτὸ ἤγαγεν ἐκ τῆς ἀταξίας.

⁶⁴ *Quaestiones convivales*, VIII, 2, §3, 719c7-d5 (notre traduction).

ἔφη γὰρ οὔτε τὴν γεωμετρίαν ἄλλου τινὸς ἢ τῶν περὶ τὰ πέρατα συμπτωμάτων καὶ παθῶν εἶναι θεωρητικὴν, οὔτε τὸν θεὸν ἐτέρῳ τινὶ τρόπῳ κοσμοποιεῖν ἢ περατοῦντα τὴν ὕλην ἄπειρον οὔσαν, οὐ μέγεθαι καὶ πλήθει, διὰ δ' ἀταξίαν καὶ πλημμέλειαν αὐτῆς τὸ ἀόριστον καὶ ἀπεράτωτον ἄπειρον εἰωθότων καλεῖν τῶν παλαιῶν. καὶ γὰρ ἡ μορφή καὶ τὸ σχῆμα πέρας ἐστὶ τοῦ μεμορφωμένου καὶ ἐσχηματισμένου παντός, ὃν στερήσει καθ' αὐτὴν ἄμορφος ἦν καὶ ἀσχημάτιστος· (voir les lignes suivantes).

Pour une autre traduction, voir Plutarque, « Oeuvres morales », tome IX, troisième partie, *Propos de table, livres VII-IX*, texte établi et traduit par François Frazier et Jean Sirinelli, Paris 1996. *Propos de table VIII*, question 2 : « En quel sens Platon a dit que Dieu ne cesse de faire de la géométrie », p. 86-87.

⁶⁵ *Lore and Science...*, p. 35 note 37 et p. 255 note 80. Voir encore chez Plutarque, *De sera numinis vindicta*, 550c12-d6 : ἀλλὰ σκοπεῖτε πρῶτον, ὅτι κατὰ Πλάτωνα πάντων καλῶν ὁ θεὸς ἐαυτὸν ἐν μέσῳ παράδειγμα θέμενος τὴν ἀνθρωπίνην ἀρετὴν, ἐξομοίωσιν

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

indétermination passive, néanmoins disposée à recevoir la forme et la limite ; on a donc affaire à un dualisme « complémentariste ».

Par ailleurs, dans le *De animae procreatione*, Plutarque se livre à une présentation très différente, car il y poursuit l'objectif de réfuter la thèse faisant de la matière un principe *actif* du mal. C'est pourquoi l'illimitation, comprise cette fois comme un refus de l'ordre, ne caractérise plus la matière, mais l'âme en elle-même avant l'intervention du Démiurge :

« Quant à la substance de l'âme, Platon dans le *Philèbe* l'a appelée "illimitation", parce qu'elle est privation de nombre et de raison et qu'elle n'a en elle aucune limite ni mesure du défaut et de l'excès, de la différence et de la dissimilitude »⁶⁶.

Le texte du *Philèbe* est ainsi exploité pour l'exégèse du *Timée*. C'est le Démiurge du *Timée* (35a), le *νοῦς*, qui donne de l'ordre aux mouvements irrationnels de

« ... ce principe désordonné et indéfini, mais mû par soi et moteur⁶⁷, que Platon a souvent appelé "nécessité", mais que dans *Les Lois* il a appelé âme désordonnée et maléfique (*Lois*, 896d5-898c). Telle était en effet l'âme en elle-même, mais elle participa à l'Intellect, à la Raison et à l'harmonie sensée (*ἔμφορος*, cf. *Timée*, 36e4), afin de devenir l'âme du monde »⁶⁸.

Le passage qui suit révèle le sens de cette présentation :

« Mais ceux qui attribuent à la matière et non à l'âme ce qui est appelé "nécessité" dans le *Timée* (48a, 56c, 68e) et, dans le *Philèbe*, défaut de mesure et illimitation à propos du plus et du moins propres au défaut et à l'excès (24a sq.), comment considéreront-ils le fait que la matière est

οὔσαν ἀμωσγέπως πρὸς αὐτόν, ἐνδίδωσι τοῖς ἔπεσθαι θεῷ δυναμένοις. καὶ γὰρ ἡ πάντων φύσις ἄτακτος οὕσα ταύτην ἔσχε τὴν ἀρχὴν τοῦ μεταβαλεῖν καὶ γενέσθαι κόσμος, ὁμοιότητι καὶ μεθέξει τινὶ τῆς περὶ τὸ θεῖον ιδέας καὶ ἀρετῆς.

⁶⁶ *De animae procr.*, 1014d2-6 (*Plutarch's Moralia*, XIII, part. 1, Cambridge-London 1976, ed. Cherniss, p. 184-186). Comme le remarque Cherniss, rien dans le texte du *Philèbe* ne justifie vraiment une telle affirmation, puisque la Limite et l'Illimité y sont présentées comme des principes cosmologiques plutôt que « psychiques » (p. 185, note d).

⁶⁷ Puisqu'il met en mouvement la matière en elle-même inerte.

⁶⁸ 1014d10-e4 : τὴν ἄτακτον καὶ ἀόριστον αὐτοκίνητον δὲ καὶ κινητικὴν ἀρχὴν ἐκείνην, ἣν πολλαχοῦ μὲν ἀνάγκη ἐν δὲ τοῖς Νόμοις ἀντικρὺς ψυχὴν ἄτακτον εἶρηκε καὶ κακοποιόν· αὕτη γὰρ ἦν ψυχὴ καθ' ἑαυτήν, νοῦ δὲ καὶ λο-γισμοῦ καὶ ἀρμονίας ἔμφορος μετέσχεν, ἵνα κόσμου ψυχὴ γένηται.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

toujours dite par Platon informe, sans figure et dépourvue de toute qualité et de puissance propre ? »⁶⁹

Selon Plutarque, Platon ne peut pas supposer que ce qui est sans qualité, inerte par soi et indifférent (τὸ ἄπειρον καὶ ἀργὸν ἐξ αὐτοῦ καὶ ἀρρεπὲς) puisse être cause et principe du mal, et il ne peut pas l'appeler « illimitation vile et maléfique », ἀπειρίαν αἰσχροῦν καὶ κακοποιόν (1015a1-4). Le concept stoïcien de la matière comprise comme corps non qualifié semble ainsi projeté sur le texte du *Timée* ; cette projection traduit sans doute l'influence du Commentaire de Posidonius. En tout cas, l'on voit que chez Plutarque sont affirmées deux valeurs différentes de l'illimitation, à défaut de deux concepts distincts. D'une part, elle est le principe malfaisant, réfractaire à l'ordre. Cette valeur est attribuée à l'âme et déniée à la matière dans le *De Procreatione*. D'autre part, elle est la pure et simple absence de toute qualité, c'est-à-dire la réceptivité absolue à l'ordre, attribuée à la matière dans les *Propos de table*. Les deux présentations ne sont pas contradictoires : elles traduisent des efforts parallèles visant à éviter de « diaboliser » (pour ainsi dire) la matière, la dyade et l'illimitation⁷⁰. On voit que Plutarque défend en fait un dualisme « complémentariste » par

⁶⁹ 1014e9-f4 : οἱ δὲ τὴν ἐν Τιμαίῳ (48a. 56c. 68e) λεγομένην ἀνάγκην, ἐν δὲ Φιλήβῳ περὶ τὸ μᾶλλον καὶ ἥττον ἐλλείψεως καὶ ὑπερβολῆς ἀμετρίαν καὶ ἀπειρίαν τῆ ὕλη προστιθέντες ἀλλὰ μὴ τῆ ψυχῆ, ποῦ θήσονται τὸ τὴν ὕλην αἰεὶ μὲν ἄμορφον καὶ ἀσημάτιστον ὑπ' αὐτοῦ λέγεσθαι (Tim. 50e) καὶ πάσης ποιότητος καὶ δυνάμεως οἰκείας ἔρημον.

⁷⁰ Ces efforts semblent contraster avec l'exposé que Plutarque donne des thèses pythagoriciennes dans *Isis et Osiris* :

« les Pythagoriciens usent d'une grande variété de termes : ils disent pour désigner le principe bienfaisant : l'Un, le Limité, l'Immobile, le Droit, l'Impair, le Carré, l'Egal, le Dextre, le Brillant, et pour désigner le principe malfaisant : la Dyade, l'Illimité, le Mobile, le Courbe, le Pair, l'Oblong, l'Inégal, le Sénestre, le Sombre, et ils y voient les principes de la génération » *De Iside et Osiride*, 370e (*Moralia*, vol. V, London-Cambridge 1936, reprint 1957, p. 119). *Œuvres morales*, tome V, 2e partie : *Isis et Osiris*, ed. et trad. Christian Froidefond, Paris, 1988, p. 221.

Οἱ μὲν Πυθαγορικοὶ διὰ πλειόνων ὀνομάτων κατηγοροῦσι τοῦ μὲν ἀγαθοῦ τὸ ἐν τὸ πεπερασμένον τὸ μένον τὸ εὐθὺ τὸ περιττὸν τὸ τετράγωνον τὸ ἴσον τὸ δεξιὸν τὸ λαμπρόν, τοῦ δὲ κακοῦ τὴν δυάδα τὸ ἄπειρον τὸ φερόμενον τὸ καμπύλον τὸ ἄρτιον τὸ ἑτερόμηκες τὸ ἄνισον τὸ ἀριστερὸν τὸ σκοτεινόν, ὡς ταύτας ἀρχὰς γενέσεως ὑποκειμένας.

Plutarque ajoute qu' « Anaxagore oppose l'Esprit et l'Illimité ».

Cependant dans cette œuvre, en réalité, Plutarque évoque la manière dont les différentes religions et les écoles philosophiques nomment le principe bienfaisant et le principe malfaisant, principes dont le mélange compose la nature. C'est dans ce cadre concordiste qu'il expose la pluralité des désignations employées par les Pythagoriciens, en reprenant approximativement la liste donnée par Aristote (*Mét.* A 5, 985b23 sq.).

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

opposition à un dualisme « exclusif ». Ce dernier, qui a pu s'affirmer chez certains membres de l'Ancienne Académie, est particulièrement virulent chez Numénius.

6. Le dualisme exclusif : Numénius (seconde moitié du deuxième siècle)

Numénius affirme le dualisme radical de Pythagore⁷¹. Il reproche à certains courants pythagoriciens d'avoir soutenu la thèse d'un engendrement de la dyade par la monade. En effet, pour lui, la dualité entre la monade et la dyade recoupe l'opposition entre dieu et la matière :

« Pythagore a donné à Dieu le nom de monade, à la matière celui de dyade. Cette dyade, d'après lui, indéterminée n'a pas de génération, mais déterminée est engendrée »⁷².

Contre les Stoïciens, pour qui la matière est sans qualité, Numénius soutient qu'elle est franchement malfaisante :

« Pour lui <sc. Pythagore> comme pour Platon, Dieu est commencement et cause du bien, la matière l'est du mal »⁷³.

⁷¹Guthrie, Kenneth S., *Numenius of Apamea, The Father Of Neo-Platonism - Works, Biography, Message, Sources, And Influence*, London, 1917.

Dodds, Eric, « Numenius and Ammonius », dans *Les sources de Plotin*, Genève, 1960, p. 3-32.

Waszink, J. H., "Porphyrios and Numenios", in *Porphyre*, Genève, Fondation Hardt, 1966, p. 45-62.

Frede, M., *Numenius, Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* (ANWR, 1972 ss.), II.36.2, p. 1034-1075.

O'Meara, Dominic, *Pythagoras revived*, Oxford, 1989, p. 10-14.

Kahn, Charles H., *Pythagoras and the Pythagoreans*, Indianapolis, 2001, p. 118-133.

Athanassiadi, Polymnia, *La lutte pour l'orthodoxie dans le platonisme tardif. De Numénius et Plotin à Damascius*, Paris, 2005.

⁷² Fr. 52. 5-6 Des Places = Commentaire de Calcidius au *Timée*.

⁷³ Fr. 52. 37-39.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

Ce caractère malfaisant montre que l'indétermination de la matière n'est pas une pure et simple indifférence. Elle est mise en cause comme un facteur d'incognoscibilité, de désordre et d'inconsistance ontologique :

« Ainsi, l'argument a bien fait de déclarer que si la matière est illimitée, elle est indéterminée ; et si indéterminée, irrationnelle ; et si irrationnelle, inconnaissable. Maintenant, si elle est inconnaissable, elle est nécessairement sans ordre ; car ce qui a de l'ordre est évidemment facile à connaître ; d'autre part, le désordonné n'est pas stable, et ce qui n'est pas stable ne sera pas l'être »⁷⁴.

Dès lors, c'est plutôt le monde composé de forme et de matière qui est indifférent. Il est rendu tel par l'effet d'une neutralisation providentielle (bien que jamais définitive) de la puissance désordonnée du mauvais principe par Dieu.

7. Conclusion : l'unité de l'ἄπειρον néoplatonicien

Pour finir, on doit souligner que c'est par opposition à une telle présentation dualiste que le néoplatonisme présente sa conception de l'ἄπειρον. Dans son Commentaire sur le *Timée*, Proclus cherche ainsi à savoir

«... s'il faut, selon Platon, poser comme principes de l'univers ces deux-ci, la matière et Dieu, ni Dieu ne produisant la matière, ni la Matière, Dieu, afin que l'une soit totalement éternelle et indépendante de Dieu, l'autre totalement indépendant de la Matière »⁷⁵.

Le Lycien critique la thèse de Plutarque et d'Atticus, qui soutiennent que la matière est créée. Contre eux, il entend montrer quelle est la pensée réelle de Platon à ce sujet : le Démonstrateur ne crée pas originellement la matière, mais celle-ci est comme opposée à lui « selon les propriétés fonctionnelles du père et de la mère » et leur progéniture est le Devenir. Platon fait donc

⁷⁴ Fr. 4a : "Ὡστε καλῶς ὁ λόγος εἴρηκε φάς, εἰ ἔστιν ἄπειρος ἡ ὕλη, ἀόριστον εἶναι αὐτήν· εἰ δὲ ἀόριστος, ἄλογος· εἰ δὲ ἄλογος, ἄγνωστος. Ἄγνωστος δὲ γε οὐδ' ἂν αὐτήν ἀναγκαῖον εἶναι ἄτακτον, ὡς τεταγμένα γνωσθῆναι πάνυ δήπουθεν ἂν εἴη ῥάδια· τὸ δὲ ἄτακτον οὐχ ἔστηκεν, ὅ τι δὲ μὴ ἔστηκεν, οὐκ ἂν εἴη ὄν. (trad. Des Places modifiée).

⁷⁵ In *Tim.* I, 384.9 Diehl = Fest. II, 247.

sortir la matière d'une classe de principes antérieure au Démiurge : ce sont les principes du *Philèbe*, la Limite et l'illimité (qui doivent eux-mêmes leur existence à une cause supérieure, Dieu ou l'Un). Plus précisément, l'illimitation de la matière des corps dérive du deuxième principe. Proclus peut donc conclure :

« Si donc, comme nous l'avons dit, Dieu cause l'existence de toute illimitation, il cause aussi l'existence de la matière, qui est l'illimitation toute dernière »

« Bien qu'elle soit tout à fait indistincte et sans forme, elle est de quelque manière chose bonne et illimitée, parce que ces deux (*scil.* l'Un et l'illimitation) aussi sont antérieurs aux Formes et à leur manifestation »⁷⁶.

Nous reconnaissons bien là le principe directeur de l'interprétation que Simplicius donne de la doctrine de Platon à partir de son exégèse de la *Physique* d'Aristote : l'illimitation reste une à travers ses deux polarités, car l'indétermination de la matière, purement défective, procède de l'infinité surabondante de l'Un située au-delà de l'opposition entre l'ordre et le désordre.

⁷⁶ Respectivement : - εἰ οὖν, ὥσπερ <εἵπομεν>, ὁ θεὸς πᾶσαν ἀπειρίαν ὑφίστησι, καὶ τὴν ὕλην ὑφίστησιν, ἐσχάτην οὕσαν ἀπειρίαν. *In Tim.*, I, 384. 31-385.2 Diehl ; Fest. II, p. 248.

- διὸ καὶ ἀγαθὸν πῆ ἐστι καὶ ἄπειρον, καὶ ἀμυδρότατον ὄν καὶ ἀνείδεον, διὸ καὶ ταῦτα πρὸ τῶν εἰδῶν καὶ τῆς ἐκφάνσεως αὐτῶν. *In Tim.*, I, 385.15 Diehl ; Fest. II, p. 249.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n  2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

ANNEXE : TEXTES ET TRADUCTIONS

Aristote

1. τὸ μέντοι ἄπειρον καὶ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ ἐν ἐκείναις εἶναι.
« Pourtant <Platon> pense que l'illimité existe à la fois dans les choses sensibles et dans les Idées ».
Physique, III, 4, 203a9-10

2. Πλάτων δὲ δύο τὰ ἄπειρα, τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν.
« Pour Platon au contraire il y a deux illimités : le grand et le petit »
Physique, III, 4, 203a15-16

3. καὶ Πλάτων διὰ τοῦτο δύο τὰ ἄπειρα ἐποίησεν, ὅτι καὶ ἐπὶ τὴν αὔξησιν δοκεῖ ὑπερβάλλειν καὶ εἰς ἄπειρον ἰέναι καὶ ἐπὶ τὴν καθαίρεσιν.
« Platon lui aussi a imaginé les illimités au nombre de deux, pour cette raison qu'il semble qu'on dépasse <une limite> et qu'on aille à l'infini à la fois par augmentation et par réduction ».
Physique, III, 6, 206b27, trad. Pellegrin modifiée

4. τὸ δὲ ἀντὶ τοῦ ἀπείρου ὡς ἐνὸς δυάδα ποιῆσαι, τὸ δ' ἄπειρον ἐκ μεγάλου καὶ μικροῦ, τοῦτ' ἴδιον.
« Mais substituer une dyade à l'illimité, <que les Pythagoriciens concevaient> comme un, et former l'illimité à partir du grand et du petit, cela lui était propre ».
Μεταφυσική, A, 6, 987b 25-27, trad. Duminil-Jaulin modifiée

5. ἐπεὶ δ' αἴτια τὰ εἶδη τοῖς ἄλλοις, τὰ κείνων στοιχεῖα πάντων ᾤθη τῶν ὄντων εἶναι στοιχεῖα. ὡς μὲν οὖν ὕλην τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν εἶναι ἀρχάς, ὡς δ' οὐσίαν τὸ ἓν· ἐξ ἐκείνων γὰρ κατὰ μέθεξιν τοῦ ἐνὸς τὰ εἶδη εἶναι [τοὺς ἀριθμούς].
« Puisque les formes sont causes de tout le reste, <Platon> a pensé que leurs éléments étaient les éléments de tous les êtres, que donc, comme matière, le grand et le petit sont des principes, mais que, comme substance, c'est l'un, car c'est à partir de ceux-là <sc. le grand et le petit>, par participation à l'un, que les formes sont ».
Μεταφυσική, A, 6, 987b18-22

6. καὶ τίς ἢ ὕλη ἢ ὑποκειμένη καθ' ἧς τὰ εἶδη μὲν ἐπὶ τῶν αἰσθητῶν τὸ δ' ἐν ἐν τοῖς εἶδεσι λέγεται, ὅτι αὕτη δυάς ἐστι, τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν, ἔτι δὲ τὴν τοῦ εἶναι καὶ τοῦ κακῶς αἰτίαν τοῖς στοιχείοις ἀπέδωκεν ἑκατέροις ἑκατέραν.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

« <Si l'on cherche> quelle est la matière qui est substrat, de laquelle se disent les formes dans le cas des sensibles et, dans le cas des formes, l'un, il est manifeste que c'est la dyade, le grand et le petit ; de plus, <Platon> a attribué à chacun des deux éléments chacune des causes du bien et du mal ». *Métaphysique*, A, 6, 988a11-15

7. τὸ δὲ δυάδα ποιῆσαι τὴν ἑτέραν φύσιν διὰ τὸ τοὺς ἀριθμοὺς ἔξω τῶν πρώτων εὐφυῶς ἐξ αὐτῆς γεννᾶσθαι ὥσπερ ἕκ τινος ἐκμαγείου.

« D'autre part, <Platon> a fait de la dyade <sc.le Grand et le Petit> l'autre nature parce que les Nombres, à l'exception des nombres premiers, se génèrent facilement à partir d'elle comme à partir d'une matière molle ».

Métaphysique, A, 6, 987b33-988b1

8. ἕτεροι δὲ τῶν αὐτῶν τούτων τὰς ἀρχὰς δέκα λέγουσιν εἶναι τὰς κατὰ συστοιχίαν λεγομένας, πέρας [καὶ] ἄπειρον, περιττὸν [καὶ] ἄρτιον, ἐν [καὶ] πλῆθος, δεξιὸν [καὶ] ἀριστερόν, ἄρρεν [καὶ] θῆλυ, ἡρεμοῦν [καὶ] κινούμενον, εὐθὺ [καὶ] καμπύλον, φῶς [καὶ] σκότος, ἀγαθὸν [καὶ] κακόν, τετράγωνον [καὶ] ἑτερόμηκες.

« Certains Pythagoriciens> disent que les principes de ces mêmes choses sont au nombre de dix qu'ils énumèrent en série : limite/illimité, impair/pair, un/multiple, droite/gauche, mâle/femelle, repos/mouvement, droit/courbe, lumière/obscurité, bien/mal, carré/rectangle ».

Métaphysique, A, 5, 986a 22-26

Théophraste

9. Πλάτων δὲ καὶ οἱ Πυθαγόρειοι [...] καθά περ ἀντίθεσιν τινα ποιοῦσιν τῆς ἀορίστου δυάδος καὶ τοῦ ἐνός, ἐν ᾗ καὶ τὸ ἄπειρον καὶ τὸ ἄτακτον καὶ πᾶσα ὡς εἰπεῖν ἀμορφία καθ'αὐτήν, ὅλως οὐχ οἶόν τε ἄνευ ταύτης τὴν τοῦ ὅλου φύσιν, ἀλλ' οἶον ἰσομοιεῖν ἢ καὶ ὑπερέχειν τῆς ἐτέρας· ἢ καὶ τὰς ἀρχὰς ἐναντίας.

« Quant à Platon et aux Pythagoriciens, [...] ils admettent une sorte d'opposition entre la dyade indéfinie et l'un, <dyade> en laquelle résident et l'illimité et le désordre et pour ainsi dire toute privation de forme en soi ; et <ils disent> que de manière générale, la nature du tout n'est pas possible sans celle-ci, mais que sa part est pour ainsi dire égale, ou même excède l'autre ; d'où aussi que les principes sont contraires. »

Métaphysique, IX, § 33, 11a27-11b7, traduction Laks-Most modifiée, in *Théophraste. Métaphysique*. Texte édité, traduit et annoté par A. Laks et G.W.Most, Paris, 1993, p. 21.

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

Aristote

10. *Physique*, III, 6, 207a29-32

ἐπεὶ εἴ γε περιέχει ἐν τοῖς αἰσθητοῖς, καὶ ἐν τοῖς νοητοῖς τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν ἔδει περιέχειν τὰ νοητά. ἄτοπον δὲ καὶ ἀδύνατον τὸ ἄγνωστον καὶ ἀόριστον περιέχειν καὶ ὀρίζειν.

« S'il est vrai que dans les sensibles le grand et le petit sont enveloppants, dans le domaine des intelligibles aussi, il faudrait qu'ils enveloppent les intelligibles. Or il est absurde que l'inconnaissable et l'indéfini enveloppent et définissent ».

Simplicius

11. *In Physicam*, p. 503.10-35 Diels (CAG IX)

/10/ Δείξας δὲ ὅτι περιέχεται μᾶλλον τὸ ἄπειρον ἢπερ περιέχει καὶ ὅτι ἄγνωστόν ἐστι τῆ αὐτοῦ φύσει, τὴν ἐπιπόλαιον ἐκδοχὴν ἐλέγχει τῶν Πλάτωνος λόγων. τοῦ γὰρ Πλάτωνος ἐν τοῖς Περὶ τάγαθοῦ λόγοις εἰπόντος τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν τὴν ὕλην, ἣν καὶ ἄπειρον ἔλεγε, καὶ περιέχεσθαι ὑπὸ τοῦ ἀπείρου πάντα τὰ αἰσθητὰ καὶ ἄγνωστα εἶναι διὰ τὸ ἔνυλον καὶ /15/ ἄπειρον καὶ ρευστὴν ἔχειν τὴν φύσιν, ἀκόλουθόν φησι δοκεῖν τῷ τοιούτῳ λόγῳ τὸ καὶ ἐν τοῖς νοητοῖς τὸ ἐκεῖ μέγα καὶ μικρὸν, ὅπερ ἐστὶν ἡ ἀόριστος δυάς, ἀρχὴ καὶ αὐτὴ οὕσα μετὰ τοῦ ἐνὸς παντὸς ἀριθμοῦ καὶ πάντων τῶν ὄντων· ἀριθμοὶ γὰρ καὶ αἱ ἰδέαι. ἀκόλουθον οὖν τὸ καὶ ἐν τοῖς νοητοῖς ὑπὸ τοῦ ἐκεῖ ἀπείρου καὶ ἀγνώστου περιέχεσθαι καὶ ὀρίζεσθαι τὰ νοητὰ /20/ γνωστὰ ὄντα φύσει καὶ ὀρισμένα ἅτε εἶδη ὄντα. αὕτη μὲν ἢ κατὰ τὸ φαινόμενον ἀτοπία τοῦ λόγου. ἐπιστῆσαι δὲ χρὴ ὅτι τὰ μὲν ἔνυλα εἰκότως ὑπὸ τῆς ὕλης καὶ τῆς ὑλικῆς ἀπειρίας λέγει περιέχεσθαι οὐχ ὡς ὀριζούσης αὐτά, ἀλλ' ὡς διὰ πάντων χωρούσης καὶ οἷον εἰδοποιούσης, καὶ τὸ ἄγνωστον τοῖς τῆδε εἰκότως ἢ ὑλικῆ ἀπειρία παρέχεται· τὰ μὲντοι /25/ νοητὰ ἅυλα ὄντα καὶ καθαρὰ εἶδη ὑπὸ τῆς ἐκεῖ ἀύλου ἀπειρίας περιέχεται τὴν διάκρισιν τῶν εἰδῶν ἐργαζομένης κατὰ τὴν δυνάδα καὶ τὸ μᾶλλον καὶ ἥττον ἐν ὑπεροχῇ καὶ ἐλλείψει παρεχομένης διὰ τῆς ἐκεῖ τάξεως καὶ τὸ τῆς δυνάμεως ἀνέκλειπτον. καὶ οὐκ ἂν εἴη κατ' ἐκείνην τὴν περιοχὴν ἄγνωστα. καὶ γὰρ καὶ τὸ ἐνταῦθα ἄπειρον ὡς ὑλικὸν ἄγνωστα τὰ τῆδε /30/ ἐποίη, ἐκεῖνο δὲ ὑπὸ τοῦ ἐνὸς καὶ τοῦ πέρατος κρατούμενον ὁ πλοῦτος καὶ ἡ γονιμότης τῶν εἰδῶν ἐστίν. εἰ δὲ κατὰ τὴν ἐκεῖ ἀπειρίαν ἢ εἰς τὸ ὄν καὶ τὴν νοητὴν ἔνωση ἀνάχυσις γίνεται τῶν ἐκεῖ εἰδῶν, οὐδὲν θαυμαστὸν κατὰ ταύτην καὶ τὴν γνωστὴν ὑπερδραμεῖν φύσιν τὰ εἶδη. τὸ γὰρ γνωστὸν πρὸς τοῦ πέρατος μᾶλλον ἐστίν, τὸ δὲ ἄγνωστον καὶ ἀπόρρητον πρὸς τῆς /35/ ἀπειρίας.

16 λόγῳ E: λόγῳ τὸ F: τὸ a

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

“ < I. Absurdité apparente du discours de Platon >

/10/ Après avoir montré que l'illimité est enveloppé plutôt qu'il n'enveloppe et qu'il est inconnaissable par sa propre nature, Aristote réfute l'interprétation superficielle des paroles de Platon. En effet, puisque Platon affirmait dans les discours *Sur le bien* que la matière, qu'il appelait aussi « Illimité », est le Grand et le Petit et puisqu'il disait que toutes les choses sensibles sont enveloppées par l'illimité et sont inconnaissables, parce que leur nature est engagée dans une matière /15/ et qu'elle est illimitée et fluente, Aristote dit qu'il semble s'ensuivre de ce raisonnement que dans le domaine des intelligibles aussi existe le Grand-et-Petit de là-bas, lequel est la Dyade indéfinie qui est aussi elle-même, avec l'Un, le principe de tout nombre et de tous les êtres (car les Idées sont aussi des nombres). Il s'ensuit donc que dans le domaine des intelligibles aussi, les intelligibles sont enveloppés et définis par l'illimité et l'inconnaissable de là-bas, alors qu'ils sont connaissables et définis par nature, attendu qu'ils sont des Formes ! /20/ Voilà quelle est, en apparence, l'absurdité de l'argument.

< II. Vérité profonde de la doctrine platonicienne de l'illimité >

< Première réponse >

Or, il vaut la peine de remarquer que Platon affirme à juste titre que les choses engagées dans une matière sont enveloppées par la matière et par l'illimitation matérielle, non pas au sens où ces dernières les définiraient, mais au sens où elles pénètrent à travers toutes et en quelque sorte en les spécifiant. Et c'est à juste titre que l'illimitation matérielle dispense l'incognoscibilité aux choses d'ici-bas.

En revanche, puisque les /25/ intelligibles sont des Formes immatérielles et pures, ils sont enveloppés par l'illimitation immatérielle de là-haut, qui œuvre à la distinction des Formes selon la Dyade et dispense le plus et le moins dans l'excès et le défaut à travers l'ordre de là-haut, comme elle dispense l'indéfectibilité de la puissance. Et en vertu de cet enveloppement-là, les intelligibles ne sauraient être inconnaissables : en effet, l'illimité d'ici-bas, en tant qu'il est matériel, rend aussi inconnaissables, comme nous l'avons vu, les choses d'ici, /30/ alors que celui-là, soumis au pouvoir de l'Un et de la Limite, est la richesse et la fécondité des Formes.

< Deuxième réponse >

Mais si c'est en vertu de l'illimitation de là-haut que l'écoulement vers l'être et vers l'unification intelligible se produit pour les Formes de là-haut, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'en vertu de cette illimitation, les Formes transcendent aussi la nature connaissable. En effet, le connaissable est plutôt dérivé de la limite, alors que l'inconnaissable et l'indicible sont dérivés de /35/ l'illimitation.” (notre traduction)

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

Proclus

12. ἐν μὲν οὖν αὐτοῖς τοῖς θείοις ιδιότης προϋπάρχει τὰς ἐνάδας κατὰ τὴν ἀπειρίαν τὴν ἐκεῖ καὶ τὴν δυάδα τὴν θεῖαν ἀφορίζουσα.

« Dans le domaine donc du divin lui-même, il y a une *propriété* préexistante, qui établit une distinction dans les Hénades selon l'illimitation de là-bas, c'est-à-dire selon la Dyade propre au Divin ».

In Timaeum, I, p. 36.15-17 Diehl ; *Commentaire sur le Timée*, traduction Festugière, I, p. 68, modifiée.

13. Πᾶσα μὲν γὰρ ἔνωσις καὶ ὁλότης καὶ κοινωνία τῶν ὄντων καὶ πάντα τὰ θεῖα μέτρα τοῦ πρωτίστου πέρατος ἐξήρτηται, πᾶσα δὲ διαίρεσις καὶ γόνιμος ποίησις καὶ ἡ εἰς πλῆθος πρόοδος ἀπὸ τῆς ἀρχηγικωτάτης ταύτης ἀπειρίας ὑφέστηκεν.

« Toute unité, toute intégralité, toute communauté d'êtres et toutes les mesures divines dépendent du limitant tout premier, tandis que toute division, toute création féconde, toute procession vers la multiplicité, tirent leur existence de cette illimitation suprême ».

Théologie Platonicienne, livre III, 8, p. 32.19-23 Saffrey-Westerink

14. Ἄλλ' ἐκεῖ μὲν γεννητικὴ τῶν πάντων ἡ δύναμις, ἡ δὲ τῆς ὕλης δύναμις ἀτελής καὶ τῆς τῶν πάντων κατ' ἐνέργειαν ὑποστάσεως ἐνδεής.

« Mais là-haut la puissance est génératrice de toutes choses, tandis que la puissance de la matière est imparfaite et réclame ce qui peut faire exister toutes choses en acte ».

id., III, 8, p. 34. 8-11

15. ἡ τῆς πρώτης ἀπειρίας δύναμις πᾶσι τοῖς ὅπως οὖν εἶναι δυναμένοις ἀφ' ἑαυτῆς δίδωσι τὴν πρόοδον, τὸ δὲ πέρας ἕκαστον ἀφορίζει καὶ περιγράφει καὶ ἴστησιν ἐν οἰκείοις ὅροις· ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἀριθμῶν τὸ μὲν εἶδος πᾶσιν ἀπὸ τῆς μονάδος ἐφήκει καὶ τοῦ πέρατος, τὸ δ' ἀνέκλειπτον κατὰ τὴν πρόοδον ἀπὸ τῆς γονίμου δυάδος·

« La puissance de l'illimitation primordiale donne la procession à partir d'elle-même à tout ce qui en quelque manière peut être, tandis que la Limite définit, circonscrit et fixe chaque chose dans des déterminations propres. Si bien que dans le cas des nombres aussi, la Forme advient à tous à partir de la monade, c'est-à-dire à partir de la Limite, tandis que l'indéfectibilité <leur advient> en vertu de la procession à partir de la dyade féconde ».

In Cratylum, section 42.1-6 Pasquali (notre traduction)

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

16. εἰ οὖν, ὡς περ <εἶπομεν>, ὁ θεὸς πᾶσαν ἀπειρίαν ὑφίστησι, καὶ τὴν ὕλην ὑφίστησιν, ἐσχάτην οὖσαν ἀπειρίαν.

« Si donc, comme nous l'avons dit, Dieu cause l'existence de toute illimitation, il cause aussi l'existence de la matière, qui est l'illimitation toute dernière. »

In Tim., I, 384. 31-385.2 Diehl ; Fest. II, p. 248

17. διὸ καὶ ἀγαθὸν πῆ ἐστὶ καὶ ἄπειρον, καὶ ἀμυδρότατον ὄν καὶ ἀνείδεον, διὸ καὶ ταῦτα πρὸ τῶν εἰδῶν καὶ τῆς ἐκφάνσεως αὐτῶν.

« Bien qu'elle soit tout à fait indistincte et sans forme, <la matière> est de quelque manière chose bonne et illimitée, parce que ces deux (sc. L'Un et l'illimitation) aussi sont antérieurs aux Formes et à leur manifestation »

In Tim., I, 385.15 Diehl Fest. II, p. 249

Damascius

18. ὅσῳ δὲ μᾶλλον πρόσεισιν οὐ καθάπερ ἐπὶ τῶν ἄλλων, τοσοῦτῳ μᾶλλον γινώσκει, ᾧ πρόσεισιν, ἀλλὰ τούναντίον ἦττον ἐκλυομένης ὑπὸ τοῦ ἐνὸς εἰς ἀγνωσίαν τῆς γνώσεως· εἰκότως, ἐπειδὴ προσδεῖται μὲν ἢ γνώσις διακρίσεως, ὡς εἴρηται πρότερον. πλησιάζουσα δὲ τῷ ἐνὶ συμπτύσσεται εἰς ἔνωσιν ἢ διάκρισις, ὥστε καὶ ἢ γνώσις ἀναχεῖται εἰς ἀγνωσίαν.

« Plus la connaissance s'approche <de l'Un>, pour autant elle ne connaît pas davantage, comme dans les autres cas, ce dont elle s'approche, mais au contraire elle le connaît moins, parce que la connaissance est dissoute par l'Un dans une inconnaissance ; cela va de soi, puisque la connaissance a besoin de distinction, comme on l'a dit auparavant, et que, en s'approchant de l'un, la distinction se replie dans une union, de sorte que la connaissance aussi s'écoule dans une inconnaissance »

Traité des premiers principes, t. I, p. 84. 1-7 Westerink-Combès

Eudore

19. φημὶ τοίνυν τοὺς περὶ τὸν Πυθαγόραν τὸ μὲν ἐν πάντων ἀρχὴν ἀπολιπεῖν, κατ' ἄλλον δὲ τρόπον δύο τὰ ἀνωτάτω στοιχεῖα παρεισάγειν. καλεῖν δὲ τὰ δύο ταῦτα στοιχεῖα πολλαῖς προσηγορίαις· τὸ μὲν γὰρ αὐτῶν ὀνομάζεσθαι τεταγμένον ὀρισμένον γνωστὸν ἄρρεν περιττὸν δεξιὸν φῶς, τὸ δὲ ἐναντίον τούτῳ ἄτακτον ἀόριστον ἀγνωστον θῆλυ ἀριστερὸν ἄρτιον σκότος, ὥστε ὡς μὲν ἀρχὴ τὸ ἐν, ὡς δὲ στοιχεῖα τὸ ἐν καὶ ἢ ἀόριστος δυάς, ἀρχαὶ ἄμφω ἐν ὄντα πάλιν. καὶ δῆλον ὅτι ἄλλο μὲν ἐστὶν ἐν ἢ ἀρχὴ τῶν πάντων, ἄλλο δὲ ἐν τὸ τῆς δυάδι ἀντικείμενον, ὃ καὶ μονάδα καλοῦσιν.

« Je déclare donc que les disciples de Pythagore admettent comme principe de toutes choses l'Un, mais que, par une autre voie, ils font intervenir les éléments suprêmes, qui sont deux. Ces deux éléments, ils les nomment de

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

noms multiples. L'un d'eux est appelé « ordonné, défini, connaissable, masculin, impair, droit, lumière », l'élément contraire « inordonné, indéfini, inconnaissable, féminin, gauche, pair, obscurité ». En sorte que, à titre de *principe*, il y a l'Un, à titre *d'éléments*, l'Un et la dyade indéterminée, les deux Un étant chacun à leur tour principes. De plus, il est évident qu'autre est l'Un principe de toutes choses, autre l'Un opposé à la Dyade, Un qu'ils appellent aussi monade ».

apud Simplicius, *In Phys.*, 181.22 -30, traduction Festugière, *La Révélation...* IV, ch. 2, p. 24-25.

20. πάντων τῶν κατὰ ἐναντίωσιν ἐπινοουμένων τὸ μὲν ἀστεῖον τῷ ἐνί, τὸ δὲ φαῦλον τῇ πρὸς τοῦτο ἐναντιουμένη φύσει.

« De toutes choses conçues sous forme d'opposés, celles qui sont bonnes sont subordonnées à l'Un <sc. à la monade, le second Un>, celles qui sont mauvaises, à la nature contraire ».

id., p. 181. 13-15

21. “καὶ κατ' ἄλλον τρόπον ἀρχὴν ἔφασαν εἶναι τῶν πάντων τὸ ἐν, ὡς ἂν καὶ τῆς ὕλης καὶ τῶν ὄντων πάντων ἐξ αὐτοῦ γεγενημένων. τοῦτο δὲ εἶναι καὶ τὸν ὑπεράνω θεόν”

« Selon une autre voie aussi, <les Pythagoriciens> ont dit que l'Un est principe de toutes choses, en tant qu'il est principe et de la matière et de tous les êtres qui ont été issus de lui, et que cela, c'est le Dieu au-dessus de tout ».

id., 181.17-19

Alexandre Polyhistor

22. ἀρχὴν μὲν τῶν ἀπάντων μονάδα· ἐκ δὲ τῆς μονάδος ἀόριστον δυάδα ὡς ἂν ὕλην τῇ μονάδι αἰτίῳ ὄντι ὑποστῆναι· ἐκ δὲ τῆς μονάδος καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος τοὺς ἀριθμούς· ἐκ δὲ τῶν ἀριθμῶν τὰ σημεῖα· ἐκ δὲ τούτων τὰς γραμμάς.

« Le principe de toutes choses est la monade. Venant de la monade, la dyade indéfinie, considérée comme matière, existe en tant que substrat matériel pour la monade, qui est cause ; c'est la monade et la dyade indéfinie qui engendrent les nombres, puis les nombres qui engendrent les points, puis les points qui engendrent les lignes ».

Apud Diogène Laerce, *Vies...*, VIII, 25. 1-4

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

Pseudo-Plutarque

23. Πυθαγόρας τῶν ἀρχῶν τὴν μὲν μονάδα θεὸν καὶ τἀγαθόν, ἥτις ἐστὶν ἡ τοῦ ἑνὸς φύσις, αὐτὸς ὁ νοῦς· τὴν δ' ἀόριστον δυάδα δαίμονα καὶ τὸ κακόν, περὶ ἣν ἐστὶ τὸ ὑλικὸν πλῆθος. ἔστι δὲ καὶ ὁρατὸς ὁ κόσμος.

" Pour Pythagore, parmi les principes, la monade est dieu et bien, puisqu'elle est la nature de l'un, l'esprit lui-même ; quant à la dyade indéterminée, elle est un démon et le mal, en elle réside la pluralité matérielle. C'est aussi le monde visible."

De placitis philosophorum, 881e1-4. Traduction : *Des Opinions des philosophes, Œuvres morales*, tome XII (2), ed. et trad. Guy Lachenaud, Paris, 1993, p. 88.

Numenius

24. *ait Pythagoram deum quidem singularitatis nomine nominasse, silvam vero duitatis ; quam duitatem indeterminatam quidem minime genitam, limitatam vero generatum esse dicere*

« D'après lui, Pythagore a donné à Dieu le nom de monade, à la matière celui de dyade. Cette dyade, d'après lui, indéterminée n'a pas de génération mais déterminée est engendrée».

Id., fr. 52.5-6 Des Places (= Calcidius, *In Timaeum*)

25. *Deum quippe esse - ut etiam Platoni videtur - initium et causam bonorum*

« Pour lui comme pour Platon, Dieu est commencement et cause du bien, la matière l'est du mal ».

Id., fr. 52. 37-39.

26. Ὡστε καλῶς ὁ λόγος εἶρηκε φάς, εἰ ἔστιν ἄπειρος ἡ ὕλη, ἀόριστον εἶναι αὐτήν· εἰ δὲ ἀόριστος, ἄλογος· εἰ δὲ ἄλογος, ἄγνωστος. Ἄγνωστος δὲ γε οὔσαν αὐτήν ἀναγκαῖον εἶναι ἄτακτον, ὡς τεταγμένα γνωσθῆναι πάνυ δῆπουθεν ἂν εἴη ράδια· τὸ δὲ ἄτακτον οὐχ ἔστηκεν, ὅ τι δὲ μὴ ἔστηκεν, οὐκ ἂν εἴη ὄν.

« Ainsi, l'argument a bien fait de déclarer que si la matière est infinie, elle est indéterminée ; et si indéterminée, irrationnelle ; et si irrationnelle, inconnaissable. Maintenant, si elle est inconnaissable, elle est nécessairement sans ordre ; car ce qui a de l'ordre est évidemment facile à connaître ; d'autre part, le désordonné n'est pas stable, et ce qui n'est pas stable ne sera pas l'être ».

Id., fr. 4a, l. 2-7

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>

Plutarque

27. ἔφη γὰρ οὔτε τὴν γεωμετρίαν ἄλλου τινὸς ἢ τῶν περὶ τὰ πέρατα συμπτωμάτων καὶ παθῶν εἶναι θεωρητικὴν, οὔτε τὸν θεὸν ἑτέρῳ τινὶ τρόπῳ κοσμοποιεῖν ἢ περατοῦντα τὴν ὕλην ἄπειρον οὔσαν, οὐ μεγέθει καὶ πλήθει, διὰ δ' ἀταξίαν καὶ πλημμέλειαν αὐτῆς τὸ ἀόριστον καὶ ἀπεράτωτον ἄπειρον εἰωθότων καλεῖν τῶν παλαιῶν. καὶ γὰρ ἡ μορφή καὶ τὸ σχῆμα πέρας ἐστὶ τοῦ μεμορφωμένου καὶ ἐσχηματισμένου παντός, ὧν στερήσει καθ' αὐτὴν ἄμορφος ἦν καὶ ἀσχημάτιστος.

« Car <Platon> affirme que la géométrie n'a pour objets d'étude rien d'autre que les accidents et les affections relatifs aux limites, et que la manière dont le dieu produit le monde n'est rien d'autre qu'une activité de limitation de la matière, qui est illimitée non pas par la grandeur ou par la pluralité, mais à cause de son absence d'ordre et de sa discordance, car les Anciens avaient coutume d'appeler "illimité" ce qui est indéfini et sans bornes. De fait, la forme et la figure sont un *Quaestiones convivales*, VIII, 2, §3, 719c7-d5 (notre traduction)

28. τὴν ἄτακτον καὶ ἀόριστον αὐτοκίνητον δὲ καὶ κινητικὴν ἀρχὴν ἐκείνην, ἣν πολλαχοῦ μὲν ἀνάγκην ἐν δὲ τοῖς Νόμοις ἀντικρυς ψυχὴν ἄτακτον εἶρηκε καὶ κακοποιόν· αὕτη γὰρ ἦν ψυχὴ καθ' ἑαυτήν, νοῦ δὲ καὶ λογισμοῦ καὶ ἀρμονίας ἔμφορος μετέσχευεν, ἵνα κόσμου ψυχὴ γένηται.

« ... ce principe désordonné et indéfini, mais mû par soi et moteur, que Platon a souvent appelé "nécessité", mais que dans *Les Lois* il a appelé âme désordonnée et maléfique. Telle était en effet l'âme en elle-même, mais elle participa à l'Intellect, à la Raison et à l'harmonie sensée, afin de devenir l'âme du monde »

De animae procreatione in Timaeo, 1014d10-e4, éd. Cherniss, *Plutarch's Moralia*, XIII, part. 1, Cambridge-London, 1976, p. 184-186 (notre traduction)

29. οἱ δὲ τὴν ἐν Τιμαίῳ λεγομένην ἀνάγκην, ἐν δὲ Φιλήβῳ περὶ τὸ μᾶλλον καὶ ἥττον ἐλλείψεως καὶ ὑπερβολῆς ἀμετρίαν καὶ ἀπειρίαν τῇ ὕλῃ προστιθέντες ἀλλὰ μὴ τῇ ψυχῇ, ποῦ θήσονται τὸ τὴν ὕλην αἰεὶ μὲν ἄμορφον καὶ ἀσχημάτιστον ὑπ' αὐτοῦ λέγεσθαι καὶ πάσης ποιότητος καὶ δυνάμεως οἰκείας ἔρημον ;

« Mais ceux qui attribuent à la matière et non à l'âme ce qui est appelé "nécessité" dans le *Timée* et, dans le *Philèbe*, défaut de mesure et illimitation à propos du plus et du moins propres au défaut et à l'excès, comment considéreront-ils le fait que la matière est toujours dite par Platon informe, sans figure et dépourvue de toute qualité et de puissance propre ? ». *id.*, 1014 e9-f4

Philippe SOULIER, « La dyade platonicienne du Grand et du Petit : principe formel ou matière informe ? », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Ordres et désordres*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 2, 2011, URL : <http://www.zetesis.fr>